

PLANTES ET JARDINS D'ANTAN

CONTINUITÉ

Le magazine du patrimoine au Québec

Numéro 141 Été 2014 9 \$

Cultiver ses racines



**ACTION
PATRIMOINE**

Architecture et paysages du Québec

SODEP service d'abonnement, C. P. 160, succ. place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9 Poste-publications n° 0040010902



UN VOYAGE DANS LE TEMPS



Vieux
Rivière-du-Loup

Testez votre sens de l'observation!

Repérez les codes QR sur les panneaux dans le Vieux Rivière-du-Loup. Trouvez le même angle que le photographe de l'époque. Transportez-vous un siècle plus tôt et même plus!



MUSÉE DU BAS-SAINT-LAURENT RIVIÈRE-DU-LOUP

ACADIASPORA

20 JUIN AU 1^{er} SEPTEMBRE 2014

En marge du Congrès mondial acadien, le Musée explore le fait acadien en sol québécois.



Carte de l'Acadie et Pays Voisins
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages
Par M. B. Ingr de la Marine, 1957 (détail)

CYBERPHOTOS

Plus de 125 000 négatifs témoignant de la vie au tournant du XX^e siècle dans le Bas-Saint-Laurent

www.mbsl.qc.ca/cybera.php



Fonds Jean-Baptiste Dupuis NAC jbd086

HEURES D'OUVERTURE : Tous les jours de 9 h à 17 h

300, rue Saint-Pierre – 418 862-7547 – www.mbsl.qc.ca – musee@mbsl.qc.ca



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Canada



Entente spécifique sur la culture dans la région du Bas-Saint-Laurent 2012-2015

Les partenaires de cette entente sont



Québec

Avec la participation de :
• Ministère de la Culture et des Communications
• Ministère des Affaires municipales et de l'Occupation du territoire





CULTIVER SES RACINES

Été 2014

Chroniques

Billet 5

Nouvelles 6

Conservation 10

Le retour du papier peint

Restauration 14

Moulin de L'Isle-aux-Coudres

Attention, ça tourne!

Initiative 16

Ancestrales et assurées



DOSSIER

Cultiver ses racines 19

Jardiner à l'ancienne
par Sophie Gall 20

Jardins métissés
par Marie-Josée Fortier 26

Culture alimentaire
par Daniel Fortin 30

Renaissance d'un potager
par Marie-Soleil Jean 33

Les secrets du pittoresque



par Frédéric Smith 36

Collectionneurs de nature
par Alexander Reford 40

Échantillons du passé



par Luc Brouillet 43

Chroniques

International 46

Bretagne

Le patrimoine dans le coup



Mémoire 50

Identité graphique

Publications 53

Point de mire 56



L'iris versicolore,
emblème floral du
Québec

Photo: Julie Lampron

Encore plus de **Continuité** cette année !

À l'occasion du 35^e anniversaire du Centre de conservation du Québec,
le magazine s'associe à ce collaborateur de longue date pour produire

UN HORS-SÉRIE SUR LA RESTAURATION

Au sommaire :
une anthologie de chroniques Conservation et quelques textes inédits

Pour ajouter ce numéro spécial à votre collection,
remplissez le coupon au début du magazine.

Parution le 26 septembre



CONTINUITÉ

Ne manquez pas notre
prochain numéro sur

**un patrimoine
béton**



Photo: Alexis Hamel

En kiosque en septembre

CONTINUITÉ

Le magazine **Continuité** est un trimestriel publié par les Éditions Continuité inc. Fondé en 1982 par le Conseil des monuments et sites du Québec (aujourd'hui Action patrimoine), **Continuité** bénéficie de l'appui d'Action patrimoine, du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Service de la culture de la Ville de Québec et de la Fondation québécoise du patrimoine. Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien.

Continuité est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) et il est répertorié dans Point de Repère, l'Index des périodiques canadiens et Hiscabec.

Les anciens numéros de **Continuité** sont disponibles en ligne au erudit.org.

Abonnement (4 numéros par année)

36,79 \$ / 1 an • 68,99 \$ / 2 ans

Conseil d'administration: Clermont Bourget (président), Guy Drouin (vice-président), Louise Mercier et Paul St-Laurent

Comité de rédaction: Clermont Bourget, Réal D'Amours, Marie-Josée Deschênes, Patrice Groulx, Pierre Lahoud, Louise Mercier et François Varin

Rédactrice en chef: Josiane Ouellet

Rédactrice-réviseur: Sophie Marcotte

Réviseur: Marie-Élaine Gadbois

Correctrice d'épreuves: Annie Paré

Graphiste: Lydie Colaye

Collaborateur: Marie-Josée Deschênes et Luc Trépanier

Promotion et publicité: Renée Girard

Service des abonnements: SODEP

Comptabilité: Lise Paquette

Numérisation: Langis Clavet

Impression: LithoChic

Distribution postale: Les ateliers TAO

Vente en kiosque: LMPi

Correspondance :

Éditions Continuité inc.

82, Grande Allée Ouest

Québec (Québec) G1R 2G6

Téléphone: 418 647-4525

Télécopieur: 418 647-6483

Courriel : continuite@magazinecontinuite.qc.ca

Site Web : magazinecontinuite.com

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0714-9476 / ISBN 978-2-922527-38-4 (pdf)

Toute reproduction ou adaptation interdite

sans l'autorisation de **Continuité**

Poste-publications n° 00440010902

Port payé à Québec

Date de parution : juin 2014

Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, chapeaux, sous-titres, intertitres, légendes et le choix des illustrations sont généralement de la rédaction. Le générique masculin est employé dans le seul souci d'alléger le texte.

Le magazine **Continuité** n'est pas responsable de la qualité des services offerts par les entreprises qui s'annoncent dans ses pages.

CET ÉTÉ, JE FERAÏ UN JARDIN...

L'hiver a été long! Et froid! Et neigeux! Après ces mois de décors monochromes et de journées trop courtes, nous trépignons tous d'impatience à l'approche de l'été. Nous convoitons sa chaleur enveloppante, mais aussi ses couleurs vives et ses parfums frais, fruits d'une végétation luxuriante. D'ailleurs, que font bon nombre de Québécois aux premiers signes de beau temps? Ils se précipitent au centre jardin afin de se procurer le nécessaire pour transformer leur cour en petit paradis terrestre.

Et si, plutôt que d'y aller de choix arbitraires, on décidait de cultiver notre patrimoine? J'entends par là cultiver des plantes et des fleurs indigènes, qui font partie du patrimoine végétal du Québec, ou encore des fruits et des légumes anciens importés au temps de la colonie et qui ont, depuis, marqué notre identité. Belle mission que de contribuer à perpétuer des espèces rares et authentiques, non? Et, avis aux gourmets, elles permettent de découvrir des saveurs qu'on ne trouve pas en épicerie.

Cultiver notre patrimoine signifie aussi s'informer sur d'anciennes façons de faire en matière d'aménagement et se lancer dans l'aventure de créer un jardin pittoresque ou à la française, par exemple. Pour ceux que les travaux manuels rebutent, cela peut également vouloir dire aller visiter les beaux jardins historiques et de collection de la province, voire s'intéresser aux grands herbiers qui recèlent une pléthore de renseignements sur notre patrimoine végétal.

C'est dans cette optique que le numéro d'été de *Continuité* se penche sur le patrimoine vert et horticole du Québec. Vous pouvez l'envisager comme une invitation à mettre ces connaissances en pratique en vous plongeant les mains dans la terre et le nez dans la verdure pour faire pousser et bichonner des plantes et des fleurs de chez nous. Autrement dit, pour enrichir l'été de formes, de couleurs et de parfums variés, mais aussi pour assurer la survie d'espèces et de traditions enracinées dans notre histoire.



Josiane Ouellet



**ACTION
PATRIMOINE**

Architecture et paysages du Québec

Conseil des arts
et des lettres

Québec

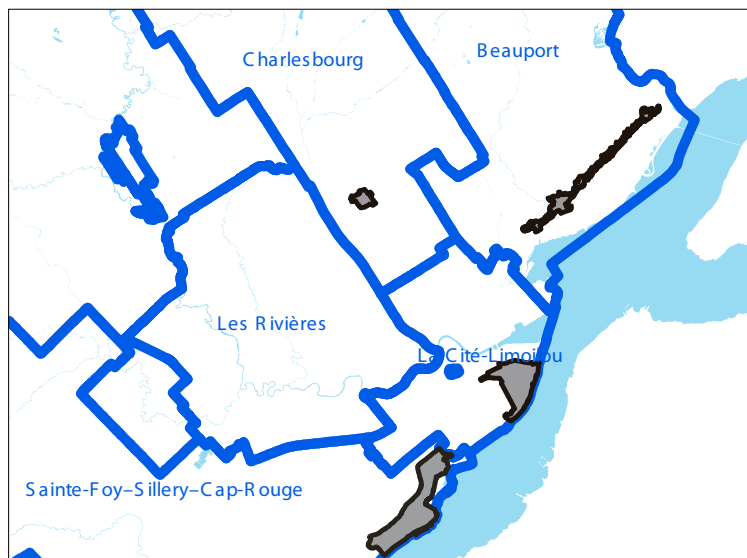
FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine

Canada

VILLE DE
QUÉBEC



CARTE D'ANNIVERSAIRE



Les quatre sites patrimoniaux de la ville de Québec – le Vieux-Québec, Sillery, Beauport et Charlesbourg – passeront bientôt le cap des 50 ans. Afin de souligner l'événement, les arrondissements et les sociétés d'histoire organiseront diverses activités au cours de l'automne et tout au long de l'année 2015.

Autrefois appelés arrondissements historiques, les sites patrimoniaux de la ville de Québec ont été désignés par décrets gouvernementaux, à la suite de l'amendement à la Loi des monuments historiques adopté par le ministère des Affaires culturelles le 10 juillet 1963. Dès lors, ces secteurs qui témoignent de l'époque de la Nouvelle-France n'ont plus été perçus comme une concentration de bâtiments anciens, mais comme des espaces de vie et des paysages aux identités fortes.

Les quelque 10 630 citoyens qui y résident doivent répondre à certains impératifs de conservation des lieux. Par exemple, quiconque désire effectuer des travaux sur sa maison doit demander l'autorisation au ministère de la Culture et des Communications.

La spécificité de ces sites vient aussi du fait que la densité d'occupation de leur sol est supérieure à celle de l'ensemble du territoire de la ville, qui était de 11,4 résidents à l'hectare en 2011 (comparativement à 14,6 résidents pour Charlesbourg, 32,8 pour Beauport et 32,6 pour le Vieux-Québec). Seul Sillery fait exception à la règle en raison de ses grands espaces ouverts et de ses boisés (avec 6,1 résidents à l'hectare). Pourquoi ne pas profiter de l'été pour partir à leur découverte ?

Les quatre sites patrimoniaux de Québec sont rarement signalés sur les cartes touristiques et mal identifiés sur le terrain.

Source : Ville de Québec

Apprendre sur le TERRAIN

La Fondation Saint-Roch de Québec travaille actuellement à mettre en œuvre le projet Chantiers-apprentissages. Il permettra à des apprentis d'acquérir les connaissances et savoir-faire liés à divers métiers traditionnels du bâtiment en pratiquant ces métiers en compagnie de maîtres aguerris. Cette initiative fera d'une pierre deux coups. Les propriétaires de bâtiments anciens qui peinent à trouver de la main-d'œuvre qualifiée pour les travaux d'entretien, de restauration et de mise en valeur seront heureux de pouvoir compter sur une relève forte pour assurer la pérennité du patrimoine bâti. Tandis que le patrimoine immatériel que constituent les différentes pratiques sera transmis, et donc préservé pour les générations futures. Info : 418 525-8553 ou saint-roch.qc.ca

LANCEMENT à Coaticook



La Table de concertation culturelle de la MRC de Coaticook a reçu l'équipe de *Continuité* à l'occasion du lancement de la brochure *MRC de Coaticook. Patrimoine en action*, le 17 avril au Pavillon des arts et de la culture de Coaticook. La publica-

tion de 16 pages, produite par les Éditions Continuité, comprend la chronique Une région publiée dans le numéro de printemps du magazine, des textes inédits et une carte détaillée des attraits patrimoniaux de la région (on peut la télécharger à magazinecontinuite.com). Elle a été réalisée pour souligner le 150^e anniversaire de Coaticook. Étaient notamment présents les auteurs Jean-Pierre Pelletier, Monique Nadeau-Saumier, Jean-Pierre Kesteman et Michèle Lavoie.

RÉCOLTE de souvenirs

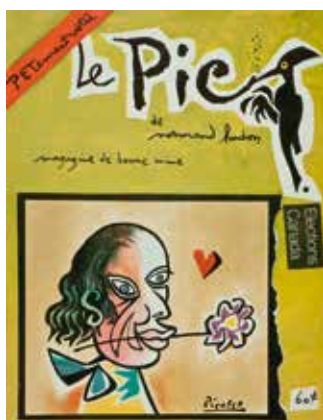
Tout au long de 2014, les aînés de la MRC de D'Autray, dans Lanaudière, sont invités à participer au projet Transmission, qui vise à créer une banque de souvenirs et une œuvre d'art collective en lien avec eux. L'artiste en arts visuels Hélène Blondin dirige deux ateliers-rencontres dans chaque municipalité. Les participants sont d'abord invités à discuter de menus objets du quotidien qui leur sont présentés (têtes de canard en bois, médailles pieuses, patte de lapin, épluche-patates, etc.). Ils font ensuite partager les souvenirs rattachés à un objet qu'ils ont apporté et qu'ils laissent à M^{me} Blondin afin qu'elle s'en serve pour réaliser son œuvre. Les échanges sont captés sur vidéo, ce qui permet de conserver une trace de ce patrimoine immatériel qui a participé à définir l'identité culturelle de la région.

Info : 450 836-1550 ou blondin.laporte@xplornet.ca

EXPOSITIONS

FLÉCHÉ de tout bois

Lorsqu'on dit « fléché », le mot *ceinture* vient immédiatement à l'esprit. Pourtant, cette technique de tissage au doigt typiquement québécoise peut avoir de multiples usages (sacs à main, chapeaux, murales artistiques...), comme le montre l'exposition *Le fléché, bien plus qu'une ceinture!* Une belle occasion de rendre hommage à Yvette Michelin, fléchérande qui a remporté le prix du patrimoine Porteurs de tradition 2013 de la Ville de Québec. Jusqu'au 14 décembre, à la Maison des Jésuites de Sillery. Info: 418 654-0259



Dévoiler ses DESSINS

Jusqu'au 27 juillet, la Maison et atelier Rodolphe-Duguay, à Nicolet, accueille *Le Pic, magazine de bonne mine de Normand Hudon*. Cette exposition présente des œuvres du dessinateur, caricaturiste et peintre faisant partie de la collection de Denis Lépine. Des encres, des huiles, des pochettes de disques et des publications des années 1950, 1960 et 1970 per-

mettent de découvrir l'œuvre illustrative pleine d'humour de cet artiste davantage connu pour ses tableaux.

Info: 819 293-4103 ou rodolpheduguay.com

LEDUC de Saint-Hilaire

À l'occasion du 150^e anniversaire de naissance d'Ozias Leduc, le Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire consacre une exposition à ce peintre qui compte parmi les plus importants du Québec. Jusqu'au 12 octobre, les visiteurs d'*Ozias Leduc. Aux sources de l'œuvre* pourront voir des œuvres de l'artiste et des documents sur les gens qu'il a côtoyés. L'ensemble brosse par la même occasion un tableau de la vie paroissiale de l'endroit au tournant du XX^e siècle. Une journée d'étude sur Ozias Leduc est prévue le 15 septembre. Info: 450 536-3033 ou mbamsh.qc.ca

Le CHARLEVOIX de Gabrielle Roy

Pourquoi présenter une exposition sur Gabrielle Roy au Musée de Charlevoix? C'est que l'auteure était amoureuse de la région, où elle a passé tous ses étés à partir de 1956. *Gabrielle Roy. Des amitiés en Charlevoix* s'intéresse aux influences de l'écrivaine, aux œuvres de ses amis et, bien sûr, à ses écrits. À voir jusqu'au 6 avril 2015. Info: 418 665-4411 ou museedecharlevoix.qc.ca

Par tous les CHEMINS

L'exposition itinérante *La MRC de Marguerite-D'Youville... par quatre chemins* retrace l'histoire de ce territoire en s'appuyant sur les empreintes qui en témoignent le long des chemins d'eau, de terre, de fer et de bitume qui le serpentent. Différents thèmes sont abordés : le fleuve, le passé seigneurial, le patrimoine bâti, religieux et immatériel ainsi que les activités agricoles et industrielles. D'ici le printemps 2015, l'exposition s'arrêtera pendant deux mois dans chacune des municipalités de la MRC. Info: 450 583-3303

Le français des AFFAIRES

Première exposition consacrée au milieu d'affaires francophone montréalais du tournant du XX^e siècle, *Montréal & Co. La bourgeoisie francophone de Montréal à la Belle Époque!* se poursuit jusqu'au 7 septembre au Musée du Château Dufresne. On doit entre autres à ce milieu la Chambre de commerce du district de Montréal (devenue la Chambre de commerce du Montréal métropolitain), l'École des Hautes Études commerciales et le développement du port de Montréal dans l'est de la ville. Sans compter que les femmes de la bourgeoisie francophone ont considérablement contribué à améliorer le statut de la femme au Québec. Info: 514 861-3708 ou chateaudufresne.com

TISSU historique



Source : coll. MUSO

Le Musée de société des Deux-Rives inaugurait récemment sa première exposition permanente. Elle est consacrée à l'histoire de la Montreal Cotton Company, qui fut la plus grande usine de textile au Canada des années 1890 à la fin des années 1950. À travers une cinquantaine de témoignages ainsi que des centaines de photos et d'artéfacts, l'exposition montre comment cette entreprise a marqué le paysage urbain et social de Salaberry-de-Valleyfield. Ce faisant, elle témoigne aussi de l'histoire de l'industrialisation au Canada au début du XX^e siècle. Info: 450 370-4855 ou lemuso.com

Beautés FRAGILES de Potton

Afin de sensibiliser la population à la beauté et à la fragilité des paysages du canton de Potton, mais aussi de motiver le milieu à en prendre soin, l'Association du patrimoine de Potton a réalisé l'exposition *Nos paysages. Un bien culturel patrimonial collectif*. Des maquettes et des cartes permettent de bien situer les lieux, tandis que des images

font parcourir les chemins, sentiers et cours d'eau de la région, comme une invitation à les sillonner ensuite en personne. L'exposition est présentée toutes les fins de semaine jusqu'au 12 octobre, à la grange ronde de Mansonville.

Info: 450 292-3566 ou patrimoinepotton.org

BIENVENUE dans La Jacques-Cartier

L'exposition *Porte ouverte sur le patrimoine bâti de La Jacques-Cartier* prend la forme de 16 affiches thématiques traitant des ponts, édifices commerciaux, églises et chapelles, résidences et bâtiments agricoles qui témoignent de la colonisation du territoire. On y aborde aussi les activités forestières, industrielles, militaires et de villégiature qui s'y déroulent. L'expo fera le tour des huit municipalités de la MRC d'ici la fin de l'année.

Info: culturejacquescartier.com

PATRONNE des causes désespérées

L'exposition permanente *Sainte Rita. Des abeilles aux roses* porte sur la patronne de la municipalité et des causes désespérées. Elle est accessible au public tout l'été dans la sacristie de l'église de Sainte-Rita. Info: 418 963-2967

HONNEURS

Un archéologue d'ENVERGURE



Photo: Diane Bussières

Depuis 1985, William Moss participe à l'étude, à la protection, à la diffusion et à la mise en valeur du patrimoine archéologique de la ville de Québec. Il a d'ailleurs été le premier au Canada à occuper les fonctions d'archéologue principal d'une ville. Avant de choisir de s'établir dans la Vieille Capitale et de vivre en français, l'archéologue originaire de Hamilton, en Ontario, a passé trois ans en Angleterre, où il a

acquis une expertise qui n'était alors pas offerte ici. Au fil des ans, il a dirigé plus de 200 études, publié de nombreux articles et organisé des  v nements d'envergure, notamment le colloque du Conseil international des monuments et des sites de l'UNESCO en 2008 et le Congrès international en archéologie historique et sous-marine de la Society for Historical Archaeology, qui s'est tenu à Québec en 2000 et en 2014. C'est d'ailleurs en marge de l' v nement de janvier dernier que l'Université Laval lui a remis un doctorat *honoris causa* en hommage à l'ensemble de sa carrière.

REVENDIQUER son héritage

Depuis 15 ans, Action patrimoine invite les jeunes du Québec à participer au concours L'Expérience photographique du patrimoine, volet québécois de l'Expérience photographique internationale des monuments. Encadrés par 86 professionnels (enseignants, photographes et intervenants en patrimoine), plus de 1900 élèves du secondaire ont pris part à l'édition 2013-2014. Parmi les 826 photos soumisees, celles de Vincent Blouin (Sainte-Famille), Emma Danis (Fort-Coulonge), Dominique Gagné (L'Anse-Saint-Jean), Parul Joshi (Montréal), Gabrielle Lavallée (Sorel-Tracy), Kaelan McAuley (parc de la Gatineau) et Mary Ruston (Kuujjuaq) ont remporté les honneurs. Des mentions ont aussi été accordées aux clichés de Clémence Fournier (Beaconsfield) et Yan Michaud-Siino (Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup). On peut voir les photos prim es   actionpatrimoine.ca.

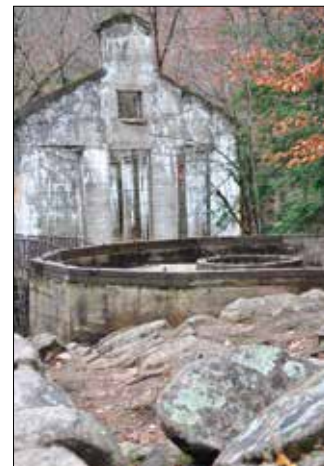


Photo: Kaelan McAuley

AGENDA

Jardins DÉVOILÉS

Les Jardins de Métis en sont à leur 15^e Festival international de jardins. Pour l'occasion, six nouveaux jardins seront créés par des architectes, architectes paysagistes, designers et artistes du Canada, de la Corée du Sud, de l'Espagne, des États-Unis et de la Suisse. Choisis parmi 293 propositions en provenance de 35 pays, leurs projets pourront être visités du 28 juin au 28 septembre. *Afterburn* de Civilian Projects (New York) propose une expérience postapocalyptique mettant en lumière la puissance de régénération de la nature. Composé de cônes de construction, *Gone Garden* de Livescape (Séoul) évoque quant à lui les chantiers qui construisent et déconstruisent notre environnement. *Line Garden* de Julia Jamrozik et Coryn Kempster (Bâle) nous fait pénétrer dans un labyrinthe formé de rubans de sécurité. Tandis que *Méristème* de CHÂSSI (Montréal) représente le système cellulaire végétal afin de souligner l'importance de la biodiversité végétale pour l'avenir de l'humanité. De son côté, *Orange Secret* de Nomad Studio (New York) met en relief la couleur orange en l'isolant des



Afterburn de Civilian Projects

autres stimuli sensoriels environnants. Enfin, dans *Rotunda* de City Laboratory (Saint-Jacques-de-Compostelle), un bassin recueille feuilles et pollen pour nourrir la faune ailée et les insectes. Info : 418 775-2222 ou jardinsdemetis.com

MÉTISSEGE international

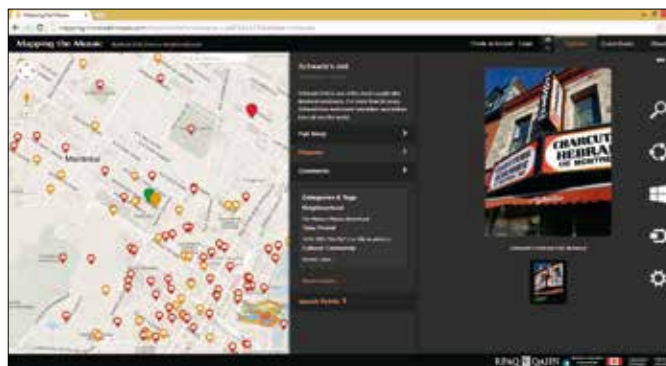
Créée en 1968 à New Richmond, l'Association pour la préservation et ses techniques (APT) a eu un impact important sur l'évolution de la préservation du patrimoine bâti en Amérique du Nord. Du 26 au 30 octobre, sa conférence annuelle se tiendra à Québec sur le thème « Métissage. L'union féconde des différences (*The Fruitful Encounter of Differences*) ». Les ateliers, conférences, visites guidées et activités offriront aux participants autant d'occasions de parfaire leurs connaissances sur les savoir-faire tradition-

nels, tout en découvrant les paysages et les lieux emblématiques du Vieux-Québec et de la région de la Capitale-Nationale. La présence à Québec d'experts internationaux spécialisés en patrimoine est une occasion unique de faire rayonner les savoir-faire des experts d'ici et de les enrichir des échanges culturels qui découleront de l'un des plus grands rassemblements internationaux d'experts en patrimoine bâti. Info : apti.org

SUR LE WEB

Les ANGLOS sur la «map»

Pour tous ceux qui désirent en apprendre plus sur la communauté anglophone de Montréal, une visite du site Mapping the Mosaic (mapping.montrealmosaic.com) s'impose. Réalisée par le Réseau du patrimoine anglophone du Québec, cette carte numérique interactive réunit de l'information sur les quartiers, les groupes culturels et les sites historiques liés à cette communauté. On peut y contribuer en envoyant des textes, des photos, des vidéos et des fichiers balados. La carte compte déjà 350 liens et a remporté le premier prix de la Cartography and Geographic Information Society dans la catégorie Cartographie numérique interactive.





LE RETOUR DU PAPIER PEINT



QUE FAIRE DU « FAUX MARBRE » ?

À l'occasion du renouvellement de la mise en valeur de l'ancienne église, de 2009 à 2012, l'expertise du Centre de conservation du Québec (CCQ) a été sollicitée pour la restauration de son tombeau d'autel bombé. Il semblerait que ce meuble introduit dans l'église au cours des années 1830 ait été conçu par le sculpteur Pierre Émond, qui a réalisé vers 1790 le tabernacle en bois sculpté qui le coiffe. Les restaurateurs du CCQ connaissaient déjà l'autel de la chapelle de Tadoussac pour l'avoir restauré en 1997. Le tabernacle avait alors été démonté, transporté à Québec et traité en atelier, ce qui lui avait redonné tout son éclat. La dorure d'origine du meuble était en assez bon état pour être remise au jour.

Demeuré en place, l'autel bombé avait été restauré de façon superficielle, par un simple nettoyage et des retouches. C'est qu'il n'y avait pas, sous son étonnant décor « faux marbre », de couches plus anciennes à mettre en valeur. Ce décor aux taches contrastées a été peint dans les années 1940, après que le meuble eut été déshabillé de ses couches de papier peint lors de travaux dans l'église. La peinture d'origine sous-jacente était quant à elle trop mince et fragmentaire pour être récupérable.

Comme les restaurateurs n'avaient aucun renseignement historique ou technique fiable pour guider une éventuelle intervention, l'éthique de la

En 2012, le tombeau d'autel de l'ancienne église de mission de Tadoussac a fait l'objet d'une restauration peu commune : on a reconstitué un décor de papier peint néo-rococo, dit de style Louis XV, à partir de l'analyse de photographies.

par Stéphane Doyon

Figure emblématique de la municipalité de Tadoussac, la petite église de la Mission-de-Sainte-Croix-de-Tadoussac, dite chapelle de Tadoussac, domine le paysage. Perché sur son promontoire naturel, ce repère rouge et blanc brave le temps depuis bientôt 270 ans.

Comme tout bâtiment qui a traversé les époques, la chapelle a changé depuis sa construction. Tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, elle a été réparée, rénovée, restaurée. Aujourd'hui encore, elle reçoit des soins soutenus des membres de la fabrique de Sainte-Croix, de la Municipalité et de leurs partenaires.

Cette photo datant d'avant 1881 montre la première génération de papier peint de l'église de la Mission-de-Sainte-Croix-de-Tadoussac.

Source : Bibliothèque et Archives Canada, C-065443

conservation exigeait qu'ils préservent ce « faux marbre » naïf, bien qu'il soit critiqué. Réalisé sommairement avec des couleurs que l'on retrouve sur les bâtiments du site (rouge, gris, noir et blanc), le décor de l'autel ne témoignait pas de la maîtrise des techniques de finition propre aux artisans de la fin du XVIII^e siècle. Un autel d'autant sensiblement de la même période, conservé à la chapelle de mission des Îlets-Jérémie à Colombier, sur la Côte-Nord, atteste du travail raffiné que réalisaient les ateliers communautaires de Québec à cette époque.

Malgré ses défauts, ce décor témoignait d'une période dynamique à Tadoussac. Dans les années 1940, l'homme d'affaires William Hugh Coverdale a remodelé le centre historique du village. Il a fait raser le vieil Hôtel Tadoussac pour le reconstruire à neuf, a fait ériger une réplique du poste de traite Chauvin et, de concert avec l'architecte Sylvio Brassard, a participé activement à la restauration de la chapelle et de son tombeau d'autel.

DÉCOUVERTES PHOTOGRAPHIQUES

A priori, la restauration de l'autel bombé, en 2012, représentait une impasse, puisque les restaurateurs ne connaissaient toujours pas le fini d'origine à valoriser ou à recréer. Une autre approche de restauration se cachait pourtant dans le passé décoratif du meuble. C'est une conférence de Yvan Fortier, ethnohistorien à Parcs Canada, sur l'histoire de cette église de mission qui a mis les restaurateurs sur la piste.

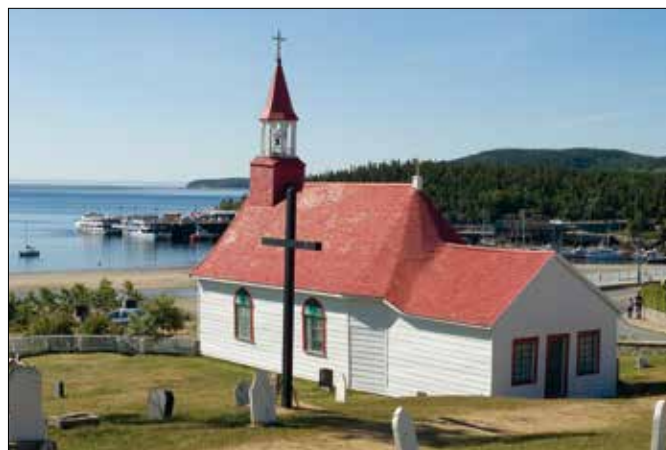
Les recherches de M. Fortier ont dévoilé, photos à l'appui,

que l'autel avait été décoré de papier peint pendant plus de 60 ans. Au moins trois générations de papier peint se sont succédé sur l'autel, avant d'être retirées en 1942. Ses travaux ont également prouvé que le premier décor, le plus élaboré de tous, provenait de grands panneaux de papier peint architecturé en trompe-l'œil. En vogue au milieu du XIX^e siècle, ces décors élaborés venaient de France et étaient l'œuvre de fabricants comme Jean Zuber, Jules Desfossé ou Étienne Délécourt. Le premier décor de papier peint de l'autel proviendrait des retailles d'un décor installé dans l'une des pièces principales du premier hôtel balnéaire de Tadoussac. La construction de l'hôtel, en 1864-1865, coïncide avec l'arrivée à Tadoussac du premier curé résident et avec la réalisation d'importants travaux de réfection sur l'église.

RECONSTITUER LE DÉCOR

Le travail de Yvan Fortier a amené les restaurateurs à entrevoir une autre avenue de restauration : poser sur la face et les flancs du tombeau d'autel un décor de papier peint se rapprochant le plus possible de l'original. Enthousiastes, les intervenants liés au projet ont accepté l'idée.

Un travail de reconstitution s'est alors amorcé avec le concours du graphiste Étienne Rioux. Malgré des recherches poussées, il s'est révélé impossible de retrouver le motif d'origine. On a cependant pu mettre la main sur un élément de style et d'époque cohérents avec celui qu'on souhaitait recréer. Ce modèle, que M. Fortier a découvert dans le livre *Wallpaper in Historic Preservation*



Construite en 1747, la chapelle conserve une touche néoclassique héritée de travaux effectués en 1866-1867.

Photo : Jacques Beardsell



Produit à Paris par la manufacture d'Étienne Délécourt entre 1855 et 1865, ce fragment de papier peint a servi de base à la reconstitution d'un décor dit « Louis XV », dans l'esprit de celui qui ornait l'autel.

Source : courtoisie de la Historic New England, n° 1918.937



Lors de la précédente restauration de l'autel, on avait conservé le décor « faux marbre », faute de couches plus anciennes à mettre en valeur.

Photo : Isabelle Paradis, CCQ

Le nouveau décor de papier peint permet d'apprécier sous un nouveau jour l'œuvre de Pierre Émond.

Photo : Stéphane Doyon, CCQ



(National Park Service, 1977), est conservé aux archives de la Historic New England.

Dans un premier temps, les papiers peints sélectionnés lors des recherches ont été redessinés. Ensuite, les restaurateurs et le graphiste ont agencé et ajusté ces éléments afin de produire un décor réaliste qui reproduit l'esprit et les volumes observés sur une photographie de l'autel et de l'ensemble du chœur. La célèbre manufacture de papier peint Délicourt rattachait ce type de papier peint au style Louis XV dans sa production échelonnée entre 1855 et 1865. Aujourd'hui, on le rapproche davantage du néorococo en vogue au XIX^e siècle. La compagnie de papier peint sur mesure NumérArt a imprimé le nouveau papier peint grand format. Les restaurateurs du CCQ l'ont installé sur l'autel en juin 2012. Ils ont aussi retouché la plinthe et peint la ceinture du plateau en blanc, afin d'intégrer le nouveau décor à l'ensemble du meuble liturgique.

OUVERT SUR L'AVENIR

L'intervention réalisée sur le tombeau d'autel de la chapelle de Tadoussac ne se veut pas définitive. Ce nouveau décor doit être vu comme la réinterprétation d'un décor documenté par des archives visuelles. Il pourra éventuellement être renouvelé, amélioré, voire simplement supprimé.

Même s'il n'est pas parfaitement adapté à la forme bombée de l'autel (le motif est conçu pour une surface plane), le nouveau décor donne à l'ensemble une plus grande cohérence de style et met davantage en valeur l'œuvre de Pierre Émond. Il a également le mérite de rappeler aux visiteurs une période décorative disparue de la chapelle. Quant au décor « faux marbre », intact sous le papier peint, il pourra être remis à l'honneur si de nouveaux renseignements apportent un éclairage différent sur l'histoire décorative de la chapelle.

■ Stéphane Doyon est restaurateur de mobilier et de sculptures au Centre de conservation du Québec.



**MAISONS
DISTINCTIVES
SUR MESURE**

MARYSE LEDUC ARCHITECTURE
DESIGN ET

maryseleduc.com
514 287-1214



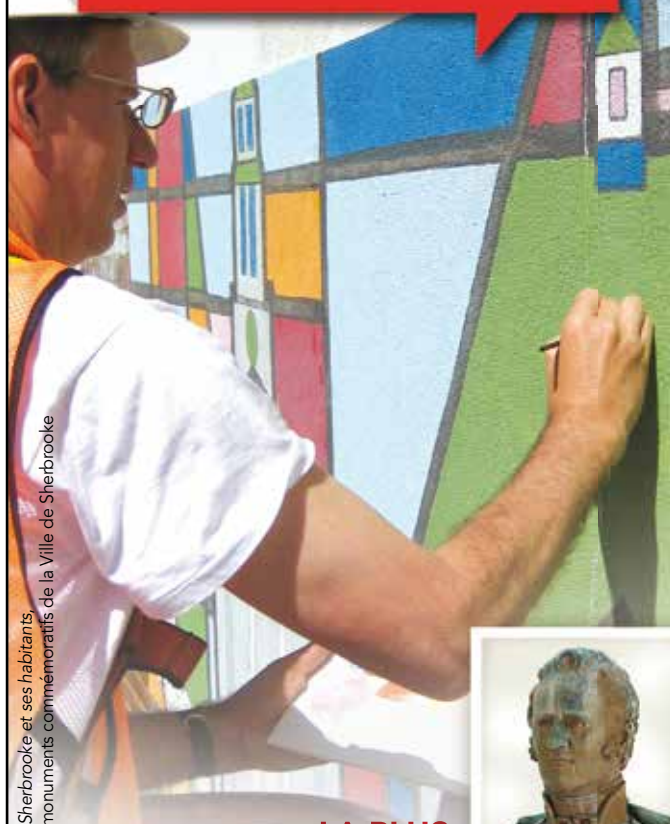

Pour une
**quincaillerie
décorative...**

HORS SÉRIE
QUINCAILLERIE

355, rue du Marais, local 115, Québec
418.681.7477 • 1 877 705.3212
Téléc. : 418.681.1626
Fermé le dimanche
www.horsserie.ca

*Quincaillerie pour
bâtiments anciens*

**UNE EXPERTISE
UNIQUE
AU SERVICE
DU PATRIMOINE
DES COLLECTIVITÉS**



© Jacques Barbeau, La ville de Sherbrooke et ses habitants,
collection d'œuvres d'art et de monuments commémoratifs de la Ville de Sherbrooke

**LA PLUS
IMPORTANTE ÉQUIPE
DE RESTAURATEURS
PROFESSIONNELS
AU QUÉBEC**

Œuvres d'art public • murales •
monuments • maisons patrimoniales •
cimetières • archives • collections muséales •
biens religieux • urgence en cas de sinistre

418.643.7001
www.ccq.gouv.qc.ca



35
ans

Centre
de conservation
Québec



MOULIN DE L'ISLE-AUX-COUDRES ATTENTION, ÇA TOURNE!



Photos : Marie-Josée Deschênes

*Peu banale, la restauration du moulin à vent
de L'Isle-aux-Coudres a posé de grands défis.*

*Mission accomplie : depuis l'été dernier,
le bâtiment de près de 180 ans
fait de nouveau farine !*

par Marie-Josée Deschênes

Le moulin à vent de L'Isle-aux-Coudres est au cœur de l'histoire de l'île. En 1836, sa construction a permis aux insulaires de transformer le grain en farine et d'ainsi vivre en autarcie. Après avoir cessé de fonctionner au début du XX^e siècle – hormis quelques réactivations sporadiques dans les années 1990 et 2000 –, le moulin est devenu une attraction touristique. Restauré en 1945 par la Commission des monuments historiques, il a été classé immeuble patrimonial en 1962 par le gouvernement québécois.

Afin de bonifier son offre touristique, l'organisme Les Moulins de L'Isle-aux-Coudres, qui gère le site du moulin à vent, souhaitait que ce dernier fasse de nouveau farine. Le mécanisme nécessitait des ajustements, alors que la toiture, elle, ne tournait plus – difficile, donc, de moudre le grain. En 2008, j'ai réalisé un audit technique du moulin en collaboration avec le ministère de la Culture et des Communications du Québec et Les Moulins de L'Isle-aux-Coudres. À l'automne 2010, l'organisme a reçu une subvention pour le restaurer. Afin de mener à bien le projet, j'ai travaillé en étroite collaboration avec les gestionnaires du site, de la réalisation des plans et devis jusqu'à la supervision du chantier, qui s'est déroulé d'avril à juillet 2012.

Restaurer un moulin à vent est un mandat peu commun dans la vie d'un architecte. D'abord parce que ces structures sont

rares, au Québec comme ailleurs dans le monde. Ensuite parce que l'on n'a pas souvent l'occasion de travailler sur une « machine à habiter », pour reprendre les termes du célèbre architecte Le Corbusier. Pour m'assurer de réaliser une restauration adéquate, j'ai dû apprendre le fonctionnement du moulin, en plus de consulter plusieurs livres sur le sujet. Des visites des moulins à vent de Consuegra, en Espagne, et de quelques moulins à vent de la Vendée et de la Bretagne, en France, m'ont permis de parfaire mes connaissances. Des liens peuvent en effet être établis entre les mécanismes et les techniques de construction européens et ceux du moulin de L'Isle-aux-Coudres. Gilbert Dumas, entrepreneur mont-réalais spécialisé en restauration de moulins, a aussi donné un précieux coup de main dans l'aventure.

UN MÉCANISME À RÉGLER

L'un des principaux défis de la restauration du moulin a été d'équilibrer le mécanisme afin que l'« horlogerie de bois » fonctionne sans s'abîmer. Et il ne date pas d'hier, ce mécanisme : comme la charpente et les pierres du moulin, il provient probablement du premier moulin à vent de la pointe de l'Islet, bâti en 1762 et démantelé en 1830. La précaution s'imposait. En outre, le mécanisme avait subi plusieurs modifications, principalement au XX^e siècle. Il fallait déterminer lesquelles méritaient d'être conservées et lesquelles

dénaturaient le moulin. Pour ce faire, Caroline Perron, directrice des Moulins de L'Isle-aux-Coudres, et Robert Harvey, meunier, ont réalisé des entrevues avec différentes personnes qui ont travaillé au moulin depuis les années 1960. Leurs témoignages ont permis à l'équipe de prendre des décisions éclairées.

Les interventions sur le mécanisme ont préservé le maximum de composantes originales. Les pièces perdues ont été reconstituées, notamment le marbre servant à recevoir l'arbre-mâitre, qui avait été remplacé par des roulements à billes. L'arbre-mâitre est la pièce centrale qui transmet le mouvement du volant au gros fer, qui entraîne ensuite les meules et permet la mouture de la farine. Cet arbre-mâitre tourne traditionnellement sur une pierre (marbre) avec de la graisse, sans roulements à billes. Le moulin à vent de L'Isle-aux-Coudres est donc maintenant l'un des seuls au monde à produire de la farine grâce à un mécanisme fonctionnant selon les principes du XVIII^e siècle.

MOUVEMENTS DE TOIT

L'équipe a dû surmonter un autre grand défi : rendre de nouveau la toiture mobile, afin d'orienter les vergues selon le sens du vent. Gilbert Dumas a convaincu tous les intervenants que la meilleure façon de restaurer la toiture était de la descendre au sol. Cela simplifierait par le fait même l'accès à la charpente, facilitant sa consolidation.

La construction de la nouvelle toiture de cèdre a par conséquent été plus aisée, et la partie supérieure de la maçonnerie formant la tour a pu être nettoyée et rejointoyée sans encombre. Cette façon de travailler a aussi permis de dégager le chemin dormant, ce qui a facilité sa restauration. Cette pièce de bois est ancrée dans la tour de maçonnerie, et tourne sur le chemin tournant, fixé à la structure de la toiture.

Enlever une toiture à l'aide d'une grue est toutefois une opération périlleuse. La toiture allait-elle se détacher de la tour sans se briser ? Et la structure, se disloquer ? La grue pourrait-elle supporter le poids de la toiture ? L'équipe s'est posé de nom-



Les composantes originales du mécanisme ont été préservées ou reconstituées. Le moulin à vent de L'Isle-aux-Coudres est donc l'un des seuls au monde à fonctionner selon les principes du XVIII^e siècle.

breuses questions pendant plusieurs mois. Heureusement, tout s'est bien déroulé : après cinq semaines de travaux, la toiture a été replacée avec succès sur la tour.

En plus du mécanisme et de la toiture, la maçonnerie, les ouvertures et les finis intérieurs du moulin ont également été restaurés.

Le moulin de L'Isle-aux-Coudres a la chance d'avoir deux meuniers pour le faire fonctionner. Une denrée rare ! Reste maintenant à l'équipe responsable à apprivoiser la gestion de ce nouvel attrait touristique tributaire d'une force imprévisible : le vent.

Marie-Josée Deschênes est architecte.



Enlever la toiture à l'aide d'une grue comportait des risques, mais l'opération s'est bien déroulée.

Les moulins en chiffres



Selon le *Bottin des moulins du Québec*, qu'on peut télécharger sur le site de l'Association des moulins du Québec (lesjournéesdesmoulins.com), la Belle Province compte 103 moulins (mais ils ne sont pas tous répertoriés). Quatre-vingt-deux d'entre eux sont actionnés par l'eau,

et 17, par le vent. Trente-deux moulins sont ouverts au public lors des Journées des moulins, qui se tiendront cette année du 27 au 29 juin.



ANCESTRALES ET ASSURÉES



Photo : Perry Mastrovito

Fini, le temps où les propriétaires d'une maison ancienne peinaient à assurer leur demeure. Lancé le 17 mars dernier, le programme Heritas est adapté aux besoins des résidences construites avant 1940. Une exclusivité réservée aux membres de l'association des Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec.

par Josiane Ouellet

Généralement, les assureurs québécois se montrent réticents envers les maisons anciennes. La raison? Ils prétendent qu'elles sont plus à risque que les constructions ré-

centes, peu importe leur état. Quand ils acceptent de les assurer, ils garantissent une reconstruction avec les techniques et les matériaux actuels, et non une reconstruction d'époque.

Les polices standards ne tiennent pas non plus compte des coûts supplémentaires que peut entraîner le respect de certains règlements municipaux. Si, par exemple, le propriétaire a l'obligation de démolir sa résidence à la suite d'un sinistre qui n'a affecté que 40% du bâtiment, l'assureur ne couvre que ces 40%. Il est toujours possible d'ajouter des avenants pour parer à ces éventualités et garantir une reconstruction d'époque, mais le coût de la prime devient alors exorbitant. Sans compter que l'estimation du coût d'une telle reconstruction, responsabilité du propriétaire, s'avère complexe.

« Nous travaillons sur une police d'assurance adaptée aux maisons anciennes depuis une douzaine d'années », raconte Louis Patenaude, président de l'association des Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ). Au début des années 2000, plusieurs propriétaires leur ont lancé un appel à l'aide. Le téléphone a aussi sonné au ministère de la Culture et des Communications et à la Commission des biens culturels du Québec. Si bien qu'en 2002, cette dernière publiait *L'assurance des bâtiments anciens : situation actuelle et pistes de réflexion*.

Aussitôt, l'APMAQ a saisi la balle au bond en créant un comité des assurances. Avec Gilles Bernier, à l'époque titulaire

de la Chaire d'assurance et de services financiers L'Industrielle-Alliance de l'Université Laval, et Jacques Bélanger, du programme d'études Conseil en assurances et services financiers du Cégep de Sainte-Foy, le comité a produit en 2005 le document *L'assurance habitation pour les propriétaires de maisons anciennes du Québec*. On y fait notamment une distinction entre cinq types de maisons : vétuste (en trop mauvais état pour être assurée), rénovée (en bon état et dont la reconstruction peut se faire avec les techniques et matériaux actuels en cas de sinistre), bien conservée, restaurée et historique (en bon état et nécessitant une reconstruction d'époque en cas de sinistre). Dans les trois derniers cas, une assurance standard ne suffit pas, si tant est qu'une compagnie accepte d'en vendre une.

TRAVAIL D'ÉQUIPE

« Il est important de faire des études, mais on n'arrivait pas à déboucher sur du concret », se souvient M. Patenaude. Jusqu'à ce que Serge Meloche, directeur relations clients et développement chez le courtier d'assurances Dale Parizeau Morris Mackenzie (DPMM), et son collègue Jacques Bigaouette s'intéressent à la question. « Un soir, j'ai vu un reportage sur la difficulté d'assurer une maison ancienne à l'émission *La facture*, raconte M. Meloche. En regardant la maison présentée, je me suis dit : « Ça n'a pas de sens ! Comment les propriétaires peuvent-ils avoir de la difficulté à

assurer cette résidence?» Il a donc suggéré au comité de développement de l'entreprise de créer un nouveau programme pour les maisons anciennes. Drôle de coïncidence, M. Bigaouette est arrivé avec la même proposition, mais après avoir vu un reportage à l'émission *Passion maisons*.

Habituellement, il faut entre cinq et six mois pour bâtir un programme chez DPMM. Heritas a nécessité deux ans de collaboration entre le cabinet et les gens de l'APMAQ. «Notre rôle a été d'expliquer à DPMM ce qu'est une maison ancienne, c'est-à-dire une maison qui a une histoire, indique M. Patenaude. Quand on demande l'année de construction d'une telle résidence, la réponse n'est pas toujours simple. On peut dire que les fondations remontent au XVII^e siècle, qu'elle a été construite en bois au XVIII^e et qu'après, on l'a reconstruite en pierre, puis qu'on l'a agrandie, etc. On a aussi fait valoir que les propriétaires d'une maison ancienne sont souvent amoureux de leur demeure, qu'ils la traitent aux petits oignons. Tellement que certaines maisons anciennes sont en meilleur état que des maisons récentes. L'assureur doit évaluer l'état de santé réel du bâtiment en faisant abstraction, jusqu'à un certain point, de son année de construction.»

«Il fallait corriger les fausses perceptions des assureurs, ajoute M. Meloche. Par exemple, en analysant les rapports d'incendie des dernières années au Québec, on a réalisé qu'il n'y avait pas de corrélation entre l'âge des maisons et le nombre de feux qui s'y déclaraient.» Le sondage qu'ils ont réalisé auprès des

membres de l'APMAQ leur a aussi permis de déterminer que, contrairement aux idées reçues, les maisons anciennes sont généralement rénovées ou bien entretenues.

À CHACUN SA FORMULE

Destiné aux membres de l'APMAQ, le programme Heritas se décline en trois formules: argent, or et platine. Le propriétaire souhaitant recevoir une soumission doit d'abord remplir un formulaire de présélection en ligne. Ensuite, un courtier évaluera sa demeure par téléphone. Des photos de l'avant et de l'arrière de la résidence lui permettront aussi de déterminer la formule à laquelle elle est admissible (argent ou or; pour la formule platine, il faut que le coût de reconstruction à l'identique soit évalué par un spécialiste, et c'est à partir de ce montant que la prime est calculée).

Ce qui varie entre les formules, c'est d'abord la couverture des meubles et des objets anciens (qui va de 2000\$ et 1000\$ respectivement jusqu'à 5000\$ et 2000\$). Les montants sont établis en fonction de la valeur agréée des meubles et des objets (pièce semblable chez un antiquaire), et non de leur valeur à neuf (pièce semblable chez IKEA). La formule or garantit également une reconstruction d'époque de l'extérieur de la maison, et la formule platine, de l'intérieur et de l'extérieur. Elles couvrent toutes deux les dispositions légales. «On ne peut pas aller voir quels sont les règlements dans chaque municipalité, explique M. Meloche, mais on donne une garantie [de 25 000\$ ou de 50 000\$] pour les dispositions légales affectant la démolition,



Les propriétaires de bâtiments possédant un caractère architectural particulier, comme ce presbytère de style Second Empire de Saint-Zéphirin-de-Courval, souhaitent généralement que, advenant un sinistre, leur demeure soit reconstruite dans les règles de l'art.

Photo: Michel Gagnon

la réparation ou la reconstruction du bâtiment.»

Ces deux formules ont aussi l'avantage de prévoir un supplément (de 20 à 25%) au cas où le coût de la reconstruction d'époque dépasserait le montant pour lequel la maison est assurée. Avec la formule or, par exemple, si la maison est assurée pour 300 000\$, le coût de reconstruction est couvert jusqu'à 360 000\$, et ce, même si le montant de la police est calculé sur 300 000\$.

Peu importe la formule, le taux demeure le même: c'est la valeur de reconstruction qui fait varier le prix de la police. Bien sûr, il faudra attendre que le programme ait passé l'épreuve du marché pour confirmer sa compétitivité, mais un test réalisé par DPMM laisse croire que cette assurance sur mesure ne coûtera pas plus cher qu'une assurance standard – la firme a comparé 24 soumissions de 4 assureurs dans 12 villes du

Québec; elle proposait le prix le moins élevé ou le deuxième moins élevé dans 79% des cas. «On veut faire d'Heritas un programme de qualité et évolutif, dans le sens où on va l'améliorer», précise M. Meloche. «On espère que les propriétaires vont bien accueillir le produit, renchérit M. Patenaude, et qu'il va faciliter la sauvegarde du patrimoine bâti, parce que c'est de ça qu'il s'agit.» L'avenir nous le dira.

■
Josiane Ouellet est rédactrice en chef de Continuité.

Atelier
L'ÉTABLI
Ébénisterie

L'ÉBÉNISTERIE AU SERVICE DU PATRIMOINE

Nous possédons les outils, le savoir-faire, le professionnalisme et ce qu'il faut de passion pour créer ou reproduire toutes vos boiseries ornementales, intérieures ou extérieures.



Prix de l'artisan Opération patrimoine architectural de Montréal 2006

T.514.270.0115 | 2050, rue Dandurand, local 409
Montréal (QC) H2G 1Y9

www.atelier-letabli.ca

métissage

Congrès de l'APT 2014 à Québec
Conférence annuelle de
l'Association internationale pour la préservation et ses techniques
Savoir-Faire, Créativité, Collaboration, Réseautage
80 présentations, 4 ateliers pratiques, 15 formations sur le terrain
et salon d'exposants spécialisés en préservation



Du 26 au 30 octobre 2014
Fairmont Le Château Frontenac
Pour en savoir plus et pour vous inscrire www.apti.org/APT2014

Maison Drouin
300 années et quelques choses



Construite en 1730,
habitée jusqu'en 1984
Découvrez l'histoire des familles
Canac-Marquis et Drouin
Un véritable voyage dans le temps !

Nouveauté – Été 2014
Visite autoguidée avec iPad de cette maison
magnifiquement restaurée en 2013

Horaire:
15 juin au 1^{er} septembre:
ouvert tous les jours de 10 h à 18 h

Maison Drouin
4700, chemin Royal
Sainte-Famille, Île d'Orléans
GOA 3P0

418-829-0330
www.fondationfrancoislamy.org
f fflamy



 Fondation François-Lamproy

 Culture et Communications Québec

 Desjardins Caisse de l'Île-d'Orléans

 CD de l'Île d'Orléans



CULTIVER SES RACINES



Photo : François Rivard

« Petit jardin que j'ai planté,
Que ton enceinte sait me plaire ! [...]
Pour rêver qu'on s'y trouve bien !
Ton agrément c'est ta verdure,
À l'art tu ne dois presque rien,
Tu dois beaucoup à la nature. »

Stances sur mon jardin, de Joseph Quesnel (1803)



Jardiner à l'ancienne

Des plantes qui poussent chez nous depuis des milliers d'années.

Des fruits et des légumes anciens qui se sont enracinés dans notre terroir.

Le Québec possède un riche patrimoine végétal que chacun gagne à cultiver.



Pré fleuri des Jardins de Métis

Photo : Michel Laverdière

par Sophie Gall

Les plantes indigènes attirent de plus en plus les pouces verts. Rien d'étonnant puisque ces espèces originaires du terreau québécois ont tout pour plaire.

Le jardinier nostalgique se remémorera les plates-bandes de son enfance en plantant des trilles ou des barbons de Gérard. Le jardinier paresseux, lui, se réjouira de constater que les plantes indigènes, bien adaptées à notre climat, requièrent peu d'entretien, voire pas du tout. Pas besoin d'engrais ni de pesticides pour garantir croissance et productivité, ce qui ne manquera pas de satisfaire le jardinier à la fibre écologique. Quant aux pouces verts qui ont à cœur la nature typique du Québec, ils verront dans ces plantes un patrimoine floristique. Il y a une affection identitaire pour les indigènes, selon Isabelle Dupras, architecte paysagiste et pépiniériste à Horticulture Indigo, une pépinière d'Ulverson spécialisée dans les plantes indigènes du Québec.

DES PLANTES D'ICI... OU PAS?

Les travaux d'herborisation des premiers habitants de la Nouvelle-France comptent parmi les sources les plus utiles pour déterminer si une

plante est indigène. «Au début de la colonie, des médecins et des botanistes ont dressé des listes

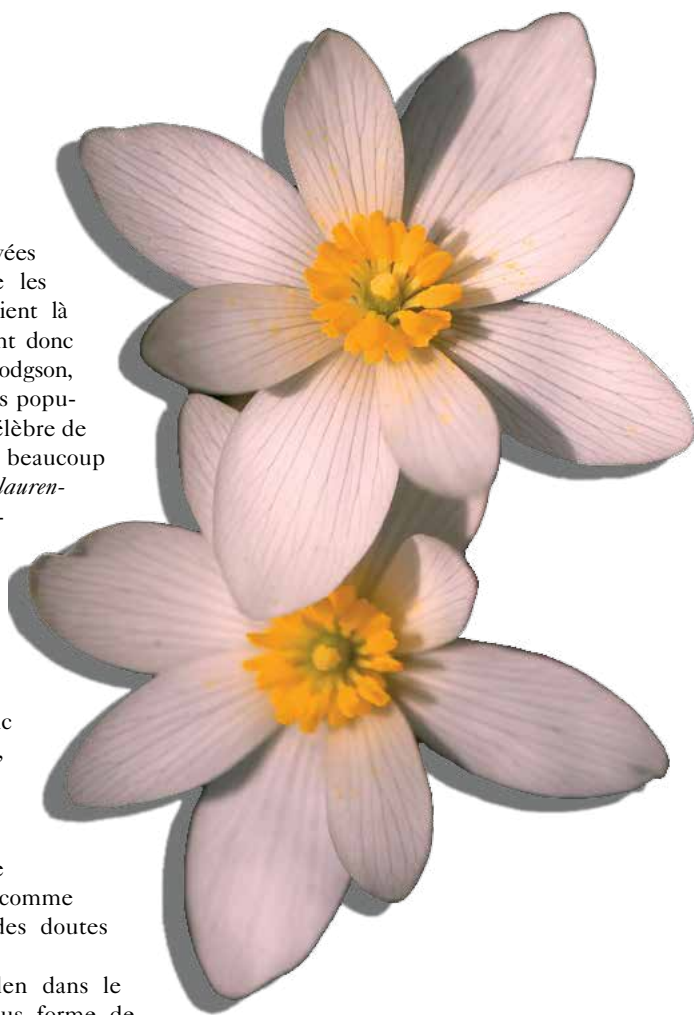
de plantes qu'ils ont trouvées ici. On peut déduire que les plantes qui y figurent étaient là avant la colonisation, et sont donc indigènes», indique Larry Hodgson, le jardinier paresseux le plus populaire du Québec. Le plus célèbre de nos inventaires floristiques, beaucoup plus récent, est la *Flore laurentienne* du frère Marie-Victorin, qui date de 1935.

Pour diverses raisons, l'origine de certaines espèces est plus difficile à établir. «Le thuya, l'érable à sucre, le pin blanc sont des arbres indigènes, affirme M. Hodgson. Mais pour l'achillée millefeuille, c'est beaucoup moins clair. Elle est considérée comme une plante indigène, mais comme elle pousse en Europe, des doutes subsistent.»

Lorsqu'on trouve du pollen dans le fond de marécages ou sous forme de fossile, établir de quelle plante il provient s'avère une savante entreprise. Intuitivement, on pensera que le pollen fossilisé vient forcément d'une plante présente dans nos contrées depuis longtemps, voire depuis toujours. Or, l'histoire peut jouer des tours aux scientifiques. «Des graines peuvent être arrivées ici par accident avant la colonisation, par l'entremise des chasseurs de baleine basques, par exemple», rappelle M. Hodgson.

Pour brouiller davantage les cartes, certaines plantes «importées» semblent indigènes: il y a si longtemps qu'elles poussent ici qu'elles se sont adaptées au climat et au sol – on dit qu'elles sont «naturalisées». Un exemple? Le pissenlit. Méfiance et nuance sont donc de mise.

Selon Luc Brouillet, conservateur de l'Herbier Marie-Victorin à l'Université de Montréal (voir «Échantillons du passé», p. 43), il existe



Le trille blanc (page de gauche) et la sanguinaire (ci-dessus) figurent sur la liste des plantes vulnérables à la récolte.

Photos: Julie Lampron

L'hémérocalle, qu'on considère souvent comme une espèce indigène, est en fait une plante cultivée qui a réussi à prendre la clé des champs.

Photo: Pascal Huot





Même si on les trouve un peu partout, toutes les espèces de myosotis ne sont pas indigènes.

Photo : Pascal Huot

1711 espèces de plantes indigènes au Québec. Parmi elles, on trouve des arbres, des arbustes et des fleurs, mais aussi des herbes, des mousses, etc. Et s'il est nécessaire de les lister, «c'est pour mieux connaître notre patrimoine», explique Marie-Pierre Lamy, agronome au Jardin Roger-Van den Hende de l'Université Laval. Car il s'agit bien d'un patrimoine, au même titre que le patrimoine bâti. « Le Québec sans érables à sucre? Ce serait difficile à imaginer! dit en riant Larry Hodgson. Les plantes indigènes font partie de ce qu'est le Québec. »

ATOUTS FLORISSANTS

En plus de résister aux rigueurs de notre climat, aux insectes nuisibles et aux maladies, les indigènes s'avèrent un très bon choix pour les terrains plus difficiles, tels les jardins d'ombre, selon Marie-Pierre Lamy. «Et il y a des indigènes magnifiques! On pense l'inverse, à tort», déplore-t-elle.

En prime, toutes les plantes indigènes sont en totale harmonie avec la faune du

Québec, contrairement aux plantes hybrides. Ces dernières ont été modifiées afin de produire des fruits plus charnus ou des fleurs d'une couleur plus attrayante pour l'humain. Mais s'agit-il réellement d'une amélioration si les oiseaux ne peuvent plus se nourrir de ces fruits trop gros ou si la couleur de la fleur est invisible pour le papillon? «Les indigènes sont parfaitement adaptées à notre environnement. Un banc d'essai de 12 000 ans le prouve!» rappelle Isabelle Dupras.

Attention toutefois: qui dit indigène ne dit pas forcément rustique. «Certaines espèces ne poussent pas dans le nord du Québec, et le contraire est encore plus vrai», explique Larry Hodgson. Mais une plante indigène plantée au bon endroit est un gage de réussite. Selon Isabelle Dupras, le meilleur conseil à donner aux jardiniers amateurs qui voudraient se lancer dans la culture du «cru» concerne le terrain sur lequel on veut planter des indigènes: «Observez votre jardin et trouvez de quel milieu naturel il se rapproche [ombragé, humide, sec et chaud...]. Vous pourrez

**MAISON
SAINT-GABRIEL**
Musée et site historique

**Un musée,
des jardins
et de
l'histoire**

2146, place Dublin
Montréal (Québec)
Info 514 935-8136 www.maisonsaint-gabriel.qc.ca

Michel Gilbert
Ébéniste-restaurateur

Lit de princesse en placage de noyer noir
à motifs de chevrons orné de guirlandes de fleurs
et de marqueterie florale ombrée au sable chaud
c. 1930, collection privée
Interventions : réparer la structure et les placages,
raviver couleurs et fini d'origine

1 888 515-5128 • doucine@globetrotter.net
www.michelgilbertebeniste.com

alors déterminer quelles plantes indigènes s'y plairaient. »

Même si la pépiniériste reconnaît que la culture des plantes indigènes est encore marginale chez le jardinier amateur, elle observe que le vent a tourné depuis 10 ans. « Avant, on se faisait qualifier de producteurs de mauvaises herbes. Aujourd'hui, les gens pensent plus aux écosystèmes, aux répercussions des gestes qu'ils posent dans leur environnement. Ça les amène à jardiner différemment. » Un avis que partage l'agronome Marie-Pierre Lamy: « Il y a un retour vers l'authenticité, un intérêt pour les flores "pures". »

L'AUTOCUEILLETTE : MAUVAISE IDÉE

En raison de la demande grandissante, il est de plus en plus facile de se procurer des plants et des semences d'indigènes dans les centres jardin les pépinières et même en ligne. Et elles ne coûtent pas plus cher que les autres.

Certains trouveraient sans doute plus simple de s'approvisionner directement dans la nature. Une pratique à éviter, simplement pour empêcher que ces plantes se raréfient en milieu naturel. Les interventions humaines (construction, développement urbain, drainage de marécages, etc.) ont déjà fragilisé certaines d'entre elles. Le ministère du Développement durable, de l'Environnement, de la Faune et des Parcs a désigné neuf plantes indigènes vulnérables à la récolte en milieu naturel.

Certains commerçants mal intentionnés pourraient tenter de vendre des plants prélevés en milieu naturel. Il est donc important de vérifier d'où viennent les indigènes qu'on achète: les plants doivent avoir été cultivés en serre. Gisèle Lamoureux, botaniste-écologiste, regrette d'ailleurs qu'aucun règlement n'oblige les commerçants à indiquer la provenance de leurs indigènes. Toutefois, selon Isabelle Dupras, « c'est un problème théorique puisque l'industrie est sensibilisée à la question ». À sa connaissance, il n'y a pas eu d'infractions en la matière.

FRUITS ET LÉGUMES D'AUTREFOIS

Si les plantes indigènes regagnent leurs lettres de noblesse, des variétés anciennes de pommes, de poires et de prunes ayant sombré dans l'oubli tentent aussi un retour. L'équipe de Ruralys, centre d'expertise et d'animation en patrimoine rural, s'intéresse à ce patrimoine fruitier. La directrice générale, Dominique Lalande, le dit d'entrée de jeu: les variétés dont il est question

Bleu, bleu, l'emblème est bleu



Photo: Julie Lampron

ne sont pas indigènes, car elles ont été introduites par les colons. « Mais elles se sont si bien adaptées à notre environnement qu'elles ont un caractère historique, une rusticité. Elles sont considérées comme patrimoniales parce qu'elles sont des produits du terroir, et sont liées à un savoir-faire, à un aspect identitaire, culturel et local. »

De Beaumont, dans Bellechasse, jusqu'à Saint-André, dans le Kamouraska, une tradition de vergers domestiques ou semi-commerciaux a longtemps perduré. Avec le temps, la population de ces arbres fruitiers s'est étiolée. L'exemple des pruniers est parlant: « En 1901, on dénombrait 210 000 pruniers sur la Côte-du-Sud. En 1982, il n'y en avait plus que 3000 », relate l'historien Paul-Louis Martin. Propriétaire d'un verger de pruniers anciens (des pruniers de Damas), il est également membre du conseil d'administration de Ruralys.

« Chez Ruralys, on voulait revaloriser ces variétés anciennes [de prunes, de pommes, de poires], les répertorier, les sauvegarder et les remettre en circulation », raconte Dominique Lalande. Un colossal travail de repérage a d'abord été effectué pour

La botaniste-écologiste Gisèle Lamoureux a mené une bataille importante pour que l'iris versicolore, une fleur indigène bleue, soit adopté comme emblème floral du Québec. Elle raconte: « En 1962, le ministre des Postes voulait faire imprimer des timbres avec les fleurs emblématiques des provinces du Canada. À l'époque, le gouvernement libéral – "les rouges" – ne voulait pas d'une fleur bleue, couleur du parti opposé, nationaliste. Le 23 janvier 1963, le gouvernement a donc adopté le lys blanc de jardin comme emblème floral pour le Québec. Mais le lys blanc ne pousse pas naturellement au Québec. C'est donc un peu comme si l'animal emblématique du Canada était le lion plutôt que le castor ! Les botanistes de l'époque ont dit que ça n'avait pas de bon sens, mais ils n'ont pas été entendus. Plusieurs années plus tard, des associations, des horticulteurs, des botanistes ont milité pour l'adoption de l'iris versicolore, une plante indigène, comme emblème floral. Ça n'a pas abouti. En 1996, j'ai pris le dossier en main. Comme je devais recevoir cette année-là l'Ordre national du Québec, j'en ai profité pour écrire une belle lettre au premier ministre et, à mon tour, faire la promotion de l'iris versicolore. En 1999, le Parti québécois a fini par l'adopter comme emblème. Ça aura pris 35 ans de protestation... »



La pomme Fameuse est l'une des plus anciennes et des plus réputées du Québec.

Photo: Ruralys



La prune de Damas bleue a été introduite en Nouvelle-France par Champlain et certaines communautés religieuses.

Photo : Ruralys

trouver les spécimens encore existants sur le territoire, parfois chez des particuliers. Puis, une opération bouturage a permis de constituer un verger conservatoire, à La Pocatière. Il n'inclut que des variétés anciennes d'arbres. Chaque année, Ruralys

produit environ 500 arbres de manière artisanale, et les vend. « On ne suffit pas à la demande ! se réjouit M^{me} Lalande. Ce sont des arbres rustiques, qui ont moins besoin de pesticides. En plus de respecter l'environnement et les principes de développement durable, on fait redécouvrir de « nouvelles » saveurs. »

Les pruniers de Damas de Paul-Louis Martin – qui donnent « une des variétés de prunes les plus savoureuses », assure-t-il – ont non seulement intégré le verger conservatoire, mais des démarches ont été entreprises pour étudier le génome de la prune de Damas, dans le but de savoir ce qui lui est spécifique. Tout ça en vue d'obtenir une reconnaissance du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation. « Une sorte d'appellation contrôlée », résume Dominique Lalande.

Au rayon des légumes, l'ancien est aussi au goût du jour. Patrice Fortier, semencier à La Société des plantes, à Kamouraska, produit et commercialise des graines de légumes anciens et de plantes culinaires comme la betterave crapaudine, la tomate

*LA Voie
DES Pionniers*

**Partez à la rencontre
de bâtisseurs de la région.**

**Ils vous parlent
de vie, de courage
et d'amour.**

**Tendez l'oreille !
Écoutez des voix
d'autrefois au cœur
de nos paysages.**

Téléchargez l'application **BaladoDécouverte** gratuitement

DISPONIBLE SUR Google play

Téléchargez dans l'App Store

www.voiedespionniers.com

ARCHÉO-QUÉBEC
présente

C'est le **mois** de
l'archéologie

**1^{er} au 31
AOÛT 2014**

10 ans

**Partout au Québec
www.moisdelarcheo.com**

1 877 BONJOUR
Informations touristiques

Québec

Purple Calabash ou les racines et les fleurs d'onagre – toutes non indigènes, comme les fruits. Ce qui l'intéresse, c'est la palette de textures, de goûts et de formes. « Je privilégie ce qui est intéressant pour les sens », explique ce passionné qui a fait l'objet du documentaire *Le semeur* de Julie Perron, sorti au printemps. Il remarque que le commerce de masse a éliminé de multiples variétés de légumes anciens parce qu'ils ne correspondaient pas aux critères de transport, d'esthétique et de conservation – et en a relégué certaines aux oubliettes. Pour lui, il est important de préserver ces variétés et de les proposer aux jardiniers.

Si, à l'achat, les graines de légumes anciens sont un peu plus chères que les graines des multinationales, ces légumes présentent en revanche plusieurs avantages. La plupart sont plus résistants et mieux adaptés à la culture manuelle que les légumes « modernes ». Ils nécessitent donc moins de soins et ne requièrent aucune intervention chimique. Et pour les gourmands, beaucoup de ces plantes ont plus de goût. C'est le cas du chervis, une vivace de la famille des carottes dont la racine de forme noueuse a un goût plus sucré que sa cousine orangée. Autre atout non négligeable : beaucoup de ces plants produisent tout au long de la belle saison, et non pendant quelques semaines seulement.

Le milieu de la gastronomie n'est pas étranger au regain d'intérêt pour les lé-

gumes de nos ancêtres. Les chefs de certains restaurants accordent une grande importance à l'authenticité de leurs produits, ce qui insufflé « un côté *glamour* » à ces légumes, selon M. Fortier. Mais malgré leur popularité croissante, ils demeurent difficiles à trouver pour les particuliers.

Qu'à cela ne tienne, il faut persévérer. Car jardiner à l'ancienne a de nombreux avantages. L'harmonie du jardin et de son jardinier avec la nature figure parmi les plus importants. Tout comme la possibilité d'avoir des petits bouts d'histoire au pas de sa porte.

■ *Sophie Gall est journaliste.*

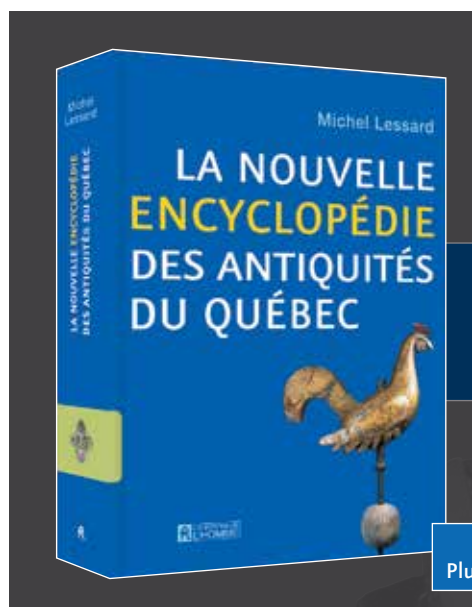
Échanges historiques

En devenant membre de Semences du patrimoine, un réseau canadien d'échange et de préservation de semences à pollinisation libre, on peut se procurer ou distribuer des semences de variétés traditionnelles de fleurs, de fruits, de légumes et d'herbes médicinales. Info: seeds.ca/fr.php



La carotte blanche de Küttingen est une ancienne variété suisse du canton d'Argovie.

Photo: Rad Mrosz



Ces objets qui racontent L'HISTOIRE DU QUÉBEC

UNE ŒUVRE COLOSSALE
DE MICHEL LESSARD DIVISÉE
EN TROIS PARTIES

La vie domestique
La vie sociale et culturelle
Les meubles

1104 pages
Plus de 2500 photos

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME
Une société de Québecor Média

Jardins métissés



Source: Marie-Josée Fortier



Photo: Linda Turgeon

Dans leur aménagement comme dans leur contenu, les jardins des premiers habitants de la Nouvelle-France portaient la trace de la mère patrie comme celle de leur terre d'accueil. Tentons de donner forme, couleur et texture à ces espaces afin de recréer des pratiques anciennes.

par Marie-Josée Fortier

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, des berceaux de verdure et des lieux de convergence généralement agrémentés d'une décoration comme un cadran solaire apparaissent dans les jardins canadiens.

Photo tramée: Pascal Huot

L'empreinte française de la première période coloniale en Amérique du Nord a duré un peu plus de 150 ans, soit du début du XVII^e siècle jusqu'en 1759, année de la Conquête. En matière d'aménagement de jardins, cette empreinte a permis l'expression de valeurs et de choix influencés autant par l'expérience américaine que par l'héritage européen. Ces repères ont changé au fil des étapes d'enraci-

nement dans un nouvel environnement. Néanmoins, trois lignes directrices d'aménagement sont demeurées tout en revêtant des formes différentes: l'intérêt pour la flore locale, l'introduction d'espèces végétales européennes et la transposition – en version plus modeste – des styles et des façons de faire de la culture d'origine.

SPÉCIMENS RARES

La connaissance et la reconstitution des premiers jardins canadiens se heurtent régulièrement à la faiblesse des sources d'information, tant écrites (archives,

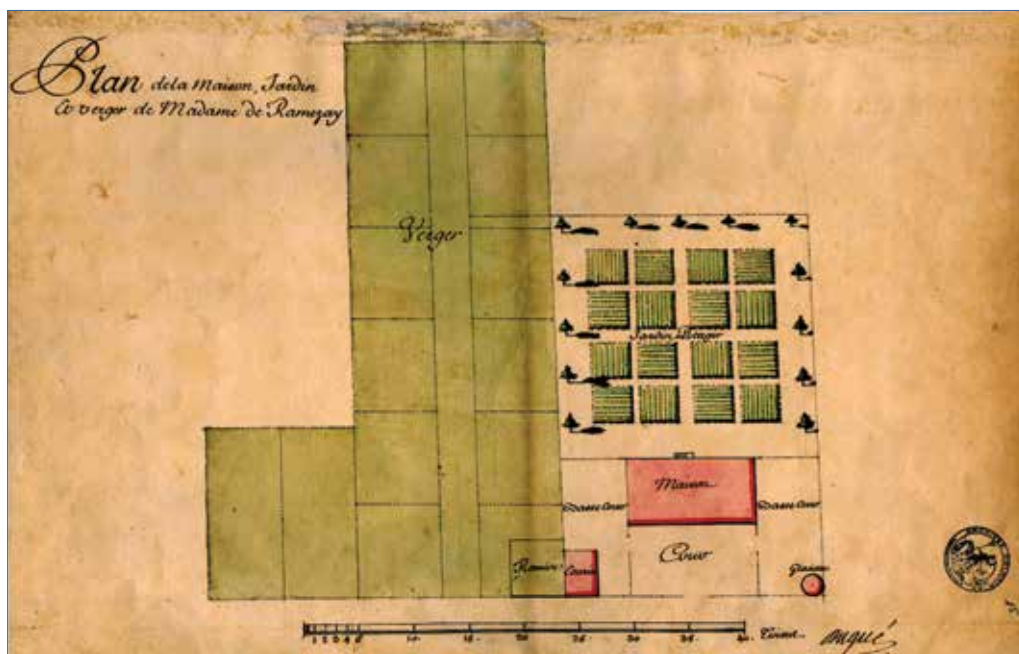
documents administratifs, testaments et contrats, récits de voyage, journaux personnels, journaux de bord, correspondance, descriptions) que matérielles (traces de jardins aménagés, outils de jardinage, présence de pollens dans les sites archéologiques).

Faiblesse, certes, mais non absence totale. Et c'est en juxtaposant les renseignements souvent éparés qu'on parvient à connaître la forme et le contenu de ces espaces que les premiers occupants ont intégrés à leur cadre de vie. Certains actes notariés, par exemple, font état d'un contrat pour la construction d'un berceau, l'aménagement d'une allée ou la plantation d'un parterre de fleurs. D'autres documents mentionnent que des spécimens de plantes ligneuses et herbacées sont envoyés par bateau pour enrichir le jardin du roi, à Paris, ou soulignent la présence de traités de botanique et d'aménagement de jardins dans des bibliothèques privées et institutionnelles de la colonie.

Il n'y a pas que les premiers jardins canadiens qui souffrent d'un manque de références. En France, il est parfois difficile pour les chercheurs de documenter et de reconstituer des jardins de demeures anciennes, de domaines privés et publics – même ceux conçus par André Le Nôtre, le célèbre jardinier de Versailles!

Au cours des premières décennies d'occupation permanente, c'est notamment Samuel de Champlain et le père récollet Gabriel Sagard qui fournissent dans leurs écrits des renseignements pertinents sur la forme et le contenu de ces espaces que l'on pare, une fois défrichés, de plants et de semences. À l'évidence, les légumes et les arbres fruitiers y côtoient les espèces décoratives: vignes, rosiers, pommiers, fraises, framboises et groseilles tiennent compagnie aux fèves, citrouilles, blés d'Inde et herbages.

Il ne faut pas pour autant conclure à des jardins de première nécessité, puisque cette pratique avait aussi cours en France à cette période. En effet, le potager sortira du jardin d'agrément pour la première fois à Versailles, sur la recommandation de Jean-Baptiste de La Quintinie, créateur du potager du roi. Ce changement apparaîtra au cours de la seconde moitié du



Plan de la maison, du jardin et du verger du gouverneur Claude de Ramezay à Montréal en 1727

Source: Marie-Josée Fortier



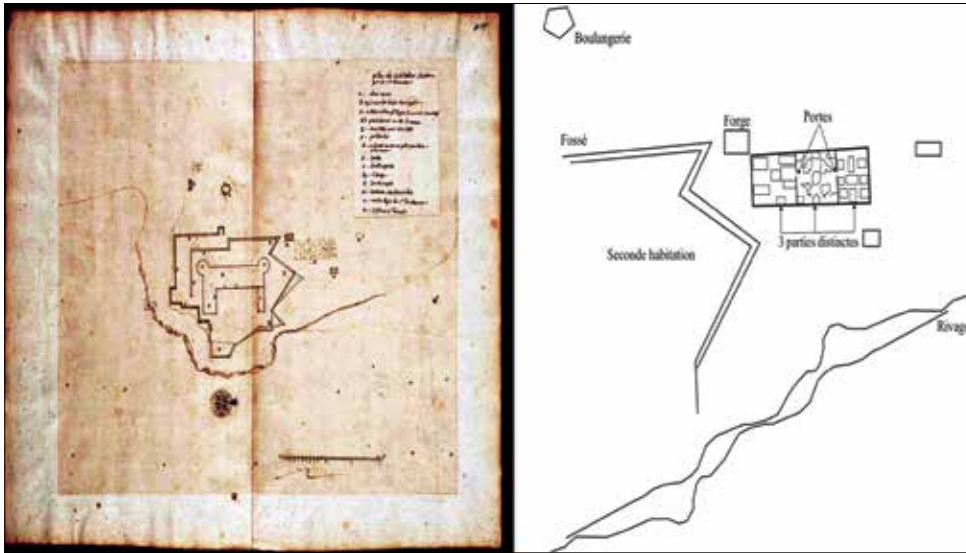
XVII^e siècle, mais ne sera pas immédiatement suivi, si bien que le mélange de l'utile et de l'agréable persistera longtemps dans les jardins français.

FINES FLEURS DE NOUVELLE-FRANCE

Le père Sagard s'intéresse aux fleurs qui bordent le lieu d'établissement des Récollets, dans la basse-ville de Québec, notamment la lobélie (*Lobelia cardinalis*) et le lys tigré (*Lilium tigrinum*). Des récollets, dont possiblement Sagard lui-même, participent aux échanges botaniques, ce qui explique que ces deux plantes se

Sans reproduire à l'identique le jardin de l'époque de la Nouvelle-France, le jardin du Château Ramezay témoigne du style et du contenu des jardins de la noblesse montréalaise du XVIII^e siècle.

Photo: Michel Pinault, Château Ramezay



Ce plan de la seconde habitation de Samuel de Champlain, réalisé par Jean Bourdon en 1635 (à gauche), et ce croquis du jardin montrent que, déjà au XVII^e siècle, le jardin canadien s'affirme comme un espace structuré à usage diversifié.

Source : Marie-Josée Fortier

retrouvent dans le jardin du botaniste du roi, Jean Robin, à Paris, et dans le catalogue de Pierre Vallet, en 1623.

Vers 1635, Jean Bourdon dessine le plan de la seconde habitation de Champlain (à l'emplacement de l'actuelle place Royale) et précise les contours du jardin attenant à la demeure. Selon la représentation de Bourdon, le jardin comporte trois parties que l'on suppose destinées à trois usages distincts. Une ouverture pratiquée dans la limite latérale de chacune des sections permet de circuler de l'une à l'autre. Déjà à cette époque, le jardin apparaît comme un espace structuré à usage diversifié.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Pierre Boucher rédige un document sur la Nouvelle-France à l'intention du roi. Cet écrit nous renseigne non seulement sur les fleurs indigènes reconnues et sans doute utilisées dans les jardins coloniaux, mais aussi sur les espèces européennes introduites ici. Sa brève nomenclature des plantes locales comporte notamment les roses sauvages, le muguet (sans doute le *Maianthemum canadense*) et les violettes. Quant aux espèces introduites,

ÉCOLE D'ÉTÉ DU PATRIMOINE 2014



Un projet novateur de connaissance et de valorisation du patrimoine culturel de la Vallée-du-Haut-Saint-Laurent

Sous la coordination du Musée régional de Vaudreuil-Soulanges et avec la collaboration de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain ESG-UQAM

**8 journées de formation
du 8 au 28 août 2014**

Ouvert au grand public

Tarification : 20 \$ par jour

Pour information et inscription :
Musée régional de Vaudreuil-Soulanges
Édith Prigent, chargée de projets
Tél. : 450 455-2092 / 1 877 455-2092
Courriel : collection2@mrvs.qc.ca
Pour accéder à la programmation : www.mrvs.qc.ca

Programmation 2014

L'horaire des journées est de 9 h 30 à 16 h

Mardi 5 août
Connaissance et mise en valeur du patrimoine bâti
Avec M. Luc Noppen, professeur UQAM
Musée régional de Vaudreuil-Soulanges

Vendredi 8 août
Patrimoine archéologique en milieu urbain : mise en valeur patrimoniale et développement local
Avec M. Bernard Hébert, expert-conseil en archéologie et en patrimoine, direction générale de Montréal, MCCQ
Musée d'archéologie de Roussillon
Société d'histoire de La Prairie-de-la-Magdeleine
Site patrimonial du Vieux La Prairie

Mardi 12 août
Patrimoine religieux
Avec M. Luc Noppen, professeur UQAM
Avec Mme Édith Prigent, doctorante et chercheuse CRC en patrimoine urbain ESG-UQAM
Église Saint-Clément à Beauharnois

Mardi 19 août
Paysage culturel et patrimoine paysager (volet 1)
Avec M. Jonathan Cha, architecte paysager et chargé de cours UQAM
Musée régional de Vaudreuil-Soulanges

Mercredi 20 août
Paysage culturel et patrimoine paysager (volet 2)
Avec M. Jonathan Cha, architecte paysager et chargé de cours UQAM
Circuit autobus MRC du Haut-Saint-Laurent
Société historique de Saint-Anicet

Judi 21 août
Paysage culturel et patrimoine paysager (volet 3)
Avec M. Jonathan Cha, architecte paysager et chargé de cours UQAM
Circuit autobus MRC de Vaudreuil-Soulanges

Mercredi 27 août
Patrimoine immatériel
Avec Mme Marie-Blanche Fourcade, professeure UQAM
Avec Mme Jessica Roda, chercheuse postdoctorante CRC en patrimoine urbain ESG-UQAM
Musée régional de Vaudreuil-Soulanges

Judi 28 août
Patrimoine alimentaire : nouvelles perspectives et mise en valeur
Avec Mme Julia Csergo, professeure UQAM
Vignoble Côte de Vaudreuil à Vaudreuil-Dorion



Note : La présente programmation est sujette à changement

Boucher rapporte les roses, les œillets, les tulipes, les lys blancs, les roses trémières, les anémones et les pieds-d'alouette. Au même moment, en Europe, les œillets, les tulipes et les anémones comptent parmi les fleurs les plus recherchées. On constate donc que les habitants de la colonie demeurent au fait des modes qui ont cours en Europe et suivent ces tendances par l'entremise d'échanges réguliers.

PLANS TÉMOINS

C'est aussi à partir de ce moment que des plans des villes canadiennes en développement seront régulièrement réalisés, nous offrant par la même occasion une représentation des jardins attenants aux demeures. Par leur fréquence de réalisation, ces plans de Québec, Trois-Rivières et Montréal nous amènent à constater la pérennité des espaces extérieurs aménagés, et permettent de suivre l'évolution de la forme générale et de l'articulation interne des parties qui les composent. On verra bientôt apparaître dans les jardins privés et institutionnels des allées, des berceaux, des aménagements occupant l'espace central ou créant un point focal autour desquels s'organisent la circulation intérieure, les carrés et les parterres. Ces lieux de convergence sont généralement agrémentés par une décoration. S'y ajoute la présence de l'eau sous différentes formes : bassins, canaux, fontaines. L'espace extérieur se complexifie et se fragmente en des espaces de moindre dimension, interreliés dans leur fonction et leur usage.

Cependant, sauf exception, il faudra attendre le XVIII^e siècle pour voir se développer des jardins qui, tout en gardant des usages utilitaires (potager) et d'agrément (parterre), vont remplir d'autres fonctions : créer un tout avec la demeure par l'aménagement de liens visuels et physiques ; servir à l'expérimentation scientifique des espèces locales ; gagner en raffinement dans leur composition et l'usage d'éléments construits plus complexes ; enfin, témoigner du statut social de leur propriétaire.

DANS LES RÈGLES DE L'ART

Résultat d'un mélange de curiosité, d'esprit de découverte, d'inventivité et de

créativité, les jardins de la Nouvelle-France portent la trace d'habitants s'adaptant à un pays neuf, possédant des moyens restreints et souhaitant semer un peu de leur culture d'origine.

Si l'on veut tenter l'expérience d'aménager chez soi un espace représentatif des premiers jardins de la colonie, il faudra avoir recours à des formes simples, ménager des liens entre les parties du jardin, utiliser des plantes indigènes que l'on mélangera avec des espèces horticoles, et planter dans un espace de choix des variétés anciennes de rosiers. Bref, faire comme les premiers occupants.

Marie-Josée Fortier est historienne des jardins.

À lire

Marie-Josée Fortier, *Les jardins d'agrément en Nouvelle-France. Étude historique et cartographique*, Les Éditions GID, 2013

QUINCAILLERIE

DU VIEUX-QUÉBEC



38 RUE GARNEAU • QUÉBEC • G1R 3V5



TÉL. : (418) 694-6100

WWW.BIRONETFILS.COM



Quincaillerie décorative antique au cœur du Vieux-Québec




LIVRAISON GRATUITE AU QUÉBEC AVEC TOUT ACHAT DE 50\$ ET PLUS



Maison Henry-Stuart

Visite guidée

Plongez dans l'ambiance raffinée du mode de vie de la bourgeoisie du début du vingtième siècle à Québec. Durée d'une heure, incluant le service du thé.



www.maisonhenrystuart.qc.ca

Tarifs (taxes incluses):
Adulte: 8 \$ / Enfants: 3 \$

Renseignements : (418) 647-4347 poste 201
Sans frais: 1-800-494-6487

Horaires: 25 juin au 30 août:
Mardi au samedi 11h à 17h

Adresse:
82 Grande Allée Ouest, Québec (Québec), G1R 2G6

Animé par Action Patrimoine, architecture et paysages du Québec



Photo: Linda Turgeon

Culture

Entre la fondation de Québec et la Conquête, que faisaient pousser les colons pour se sustenter? Une étude des écrits de l'époque permet de semer les graines d'une meilleure connaissance de leurs potagers.

par Daniel Fortin

En Nouvelle-France, le jardin s'avère essentiellement utilitaire : on y fait d'abord pousser de quoi se nourrir et se soigner. Formel dans son dessin, il compte des planches carrées ou rectangulaires, probablement légèrement surélevées. C'est la forme la plus pratique pour la production de légumes. On trouve cette symétrie sur toutes les cartes et représentations des espaces aménagés en Nouvelle-France.

Déjà en 1609, Samuel de Champlain, qui s'intéresse aux « jardinages », rapporte que la récolte a donné « des herbes potagères de toutes sortes, avec de fort beau blé

d'Inde et du froment, seigle et orge ». Voilà qui devait permettre de perpétuer la tradition de la mère patrie, où le pain constituait la base de l'alimentation des paysans et des artisans. Mais pas le pain blanc de froment : plutôt un « bled » constitué de froment, de seigle et, parfois, d'orge d'hiver. Un mes-teil, disait-on dans les environs de Paris.

TOUR DE JARDINS

En 1618, Champlain fait le récit de sa tournée des jardins autour de son habitation de Québec. Il a entre autres visité, sur le plateau du cap Diamant, la concession de Louis Hébert, engagé auprès de la Compagnie du Canada comme apothicaire. Celui-ci s'intéresse à la culture des céréales, des légumes et, probablement, des plantes

Sur le site de la Maison Saint-Gabriel à Montréal, on a recréé un potager urbain de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle.

Photos : Daniel Fortin

e alimentaire



médicinales. « Je visitai les lieux, les labou-
rages des terres que je trouvai ensemencés
et chargés de beaux blés; les jardins chargés
de toutes sortes d'herbes, comme choux,
raves, laitues, pourpier, oseille, persil et
autres herbes, citrouilles, concombres, me-
lons, poix, fèves et autres légumes, aussi
beaux et avancés qu'en France; ensemble,
les vignes transportées et plantées sur le
lieu, déjà bien avancées, bref le tout s'aug-
mentant et accroissant à vue d'œil [...]. »
Les tentatives d'implantation de la vigne à
raisin sont fréquentes en Nouvelle-France,
car le vin est une boisson de prestige
qu'il plaît aux nobles de consommer
régulièrement, si possible. Mais les pieds
de vigne, ou ceps, sont moins bien adaptés
au climat froid de la colonie. Néanmoins,
cette culture s'installe. À preuve, un plan
de la mission de la Montagne, fief des
Sulpiciens sur le flanc sud du mont Royal,
montre que quatre arpents sont consacrés à
un vignoble. Ce dernier permet la produc-
tion d'un vin de messe pour les besoins de
la congrégation. Dans les jardins des
Sulpiciens poussent aussi des arbres
fruitiers.

*Même si la tomate Purple Calabash
remonterait au XVI^e siècle, elle
n'était pas connue des jardiniers de
la Nouvelle-France.*

Photo: Patrice Fortier, La Société des
plantes de Kamouraska

PORTER SES FRUITS... OU PAS

Dès 1619, Champlain mentionne la pré-
sence en Nouvelle-France d'arbres frui-
tiers greffés en parlant « [...] des entes et
des arbres que [lui] avait donné[s] le sieur
de Mons en Normandie [...] ».

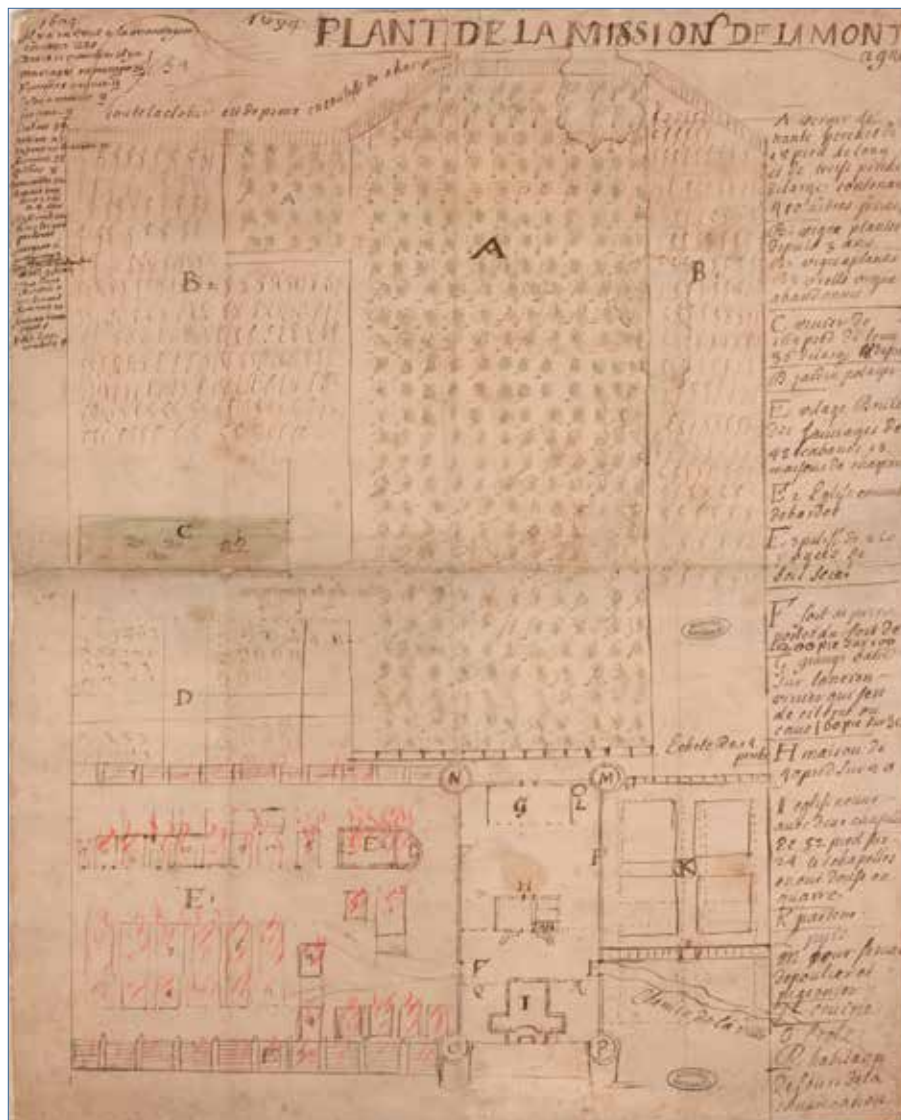
Mère Marie de l'Incarnation, de la congré-
gation des Ursulines de Québec, livre dans
sa correspondance quelques renseigne-
ments sur les cultivars présents dans les
murs de son couvent: « Nous avons com-
mencé à avoir des pommes r[e]inette et
calville, lesquelles très fines et bonnes, ici,
mais ces espèces ont été apportées de
France. » Mais la rigueur du climat de la
Nouvelle-France cause beaucoup de souci
aux habitants. Marie de l'Incarnation men-
tionne, en 1670: « [...] il y avait toujours de
la glace dans notre jardin au mois de juin;



À lire

Daniel Fortin, *Histoire naturelle des Indes
occidentales du père Louis Nicolas. Partie 1:
La botanique*, Québec, Les Éditions
GID, 2014, 464 p.

Daniel Fortin, *Une histoire des jardins au
Québec. De la découverte d'un nouveau terri-
toire à la Conquête*, Québec, Les Éditions
GID, 2012, 440 p.



Cet ancien plan de la mission de la Montagne, fief des Sulpiciens sur le flanc sud du mont Royal, indique la vocation du site en 1694. On y distingue notamment le verger (A) et le jardin potager (D).

Source : Archives nationales de France, site de Paris, N/111/Canada

nos arbres fruitiers et ceux greffés, lesquels portaient des fruits exquis, sont morts de cela. L'ensemble de notre contrée a souffert des mêmes pertes, et particulièrement les Sœurs hospitalières, qui avaient un des plus beaux vergers que l'on pouvait voir même en France. Les arbres portant des fruits sauvages ne sont pas morts [...]. »

L'APPORT DU PÈRE LOUIS NICOLAS

Le missionnaire jésuite Louis Nicolas, qui a séjourné en Nouvelle-France de 1664 à 1675, a rédigé un manuscrit dans lequel il présente environ 200 plantes qu'il a observées dans les jardins de la colonie. Intitulé *Histoire naturelle des Indes occidentales*, ce manuscrit comprend 196 folios et est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France, à Paris. L'énumération que le missionnaire y fait des plantes potagères

et des herbes médicinales est des plus complètes :

« Toutes les herbes que je vais nommer sont si communes dans le pays qu'il me faudrait un grand volume pour en dire toutes les particularités, et comme ce serait trop ennuyant il faut se contenter des simples noms : asperges, betteraves rouges, betteraves blanches, carottes, ch[e]rvis, salsifis, panais, pastenades jaunes et violet[te]s, blanches et sauvages, chicorée blanche, franche et agreste, choux de toutes les espèces, sauf chou-fleur, choux pommés, citrouilles, concombres, coriandre, courge, calebasses, cerfeuil franc et agreste, ce dernier y est si commun qu'on peut le faucher en bien des endroits, aussi bien qu'une autre espèce de ce même simple dont la feuille est musquée et anisée, [...] échalot[te]s, endives, épinards,

épinards écarlates, épinards sauvages à la graine rouge, fenouil de deux façons, melons communs, melon d'eau, laitues, chicons noirs et blancs, y en a de jaunes[s] qu'on nomme des [falanges], ils deviennent fort gros et d'une hauteur prodigieuse. Ces sortes de salades sont des plus tendres et des plus délicates. Naveaux, oignons de deux ou trois façons, cives, civettes à feuilles rondes et pointues, patience, l'armoise, lappatum, de la hache, pimpinelle, porreau, poirée, pourpier de 3 espèces, rai-fort, sarriette, ciboule, serpolet, laiteron de plusieurs espèces. »

EXERCICE PRATIQUE

Pour reconstituer un potager de la Nouvelle-France, cette liste exhaustive se révèle fort utile. Tout comme les nombreuses observations que le botaniste Pehr Kalm a colligées lors de son séjour en 1749, alors qu'il a arpenté des centaines de kilomètres dans la colonie, de Montréal jusqu'à Charlevoix.

Grâce à ces sources, un petit potager urbain de la région de Montréal de la fin du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e siècle a été recréé sur le site de la métairie de la congrégation de Notre-Dame de Montréal, mieux connue sous le nom de Maison Saint-Gabriel. Quatre carrés surélevés par des planches accueillent des plantes potagères, des plantes médicinales, des légumes et quelques arbres fruitiers (pommiers et pruniers). Un carré était dévolu aux céréales (blé, avoine et maïs), mais a dû être abandonné, car les écureuils détruisaient les plants dès que ceux-ci portaient des grains. Des topinambours (qui étaient cultivés par certains groupes autochtones de la région des Grands Lacs) et des pommes de terre ont été introduits dans le potager. Même si ce tubercule comestible n'était pas cultivé en Nouvelle-France pour l'alimentation humaine, il a joué un rôle important dans l'immigration irlandaise dans Pointe-Saint-Charles – où se trouve la Maison Saint-Gabriel – au milieu du XIX^e siècle.

La majorité des végétaux qui croissent dans les plates-bandes de la Maison Saint-Gabriel sont identifiés. Des visites guidées sont aussi offertes aux visiteurs qui souhaitent en savoir plus sur l'histoire des potagers et des cultures en Nouvelle-France.

■ Daniel Fortin est ethnologue, ethnobotaniste et horticulteur.



Renaissance d'un potager

Le Domaine Fraser de Rivière-du-Loup a longtemps été amputé de son potager. Grâce à des efforts concertés, des légumes d'antan poussent de nouveau sur les anciennes terres seigneuriales.

Prêts à mordre dans une tomate Bonny Best ou un concombre Petit Russe?

par Marie-Soleil Jean

Classé en 1991, restauré en 1997 et ouvert au public en été, le site patrimonial du Domaine Fraser anime le cœur du Vieux-Rivière-du-Loup. À la fin des années 1990, des études archéologiques, historiques, ethnographiques et archéobotaniques ont permis de retracer l'évolution

du domaine et de ses bâtiments. On a ainsi découvert que lorsque la famille Fraser habitait le manoir, construit dès 1829, elle entretenait un jardin du côté ouest. Celui-ci se divisait en trois sections : un jardin floral, un jardin potager et un verger. Les études mentionnent la présence de pommiers, de pruniers et de cerisiers. Sur le terrain poussent encore plusieurs arbres fruitiers, dont deux pommiers d'origine (l'un de variété Duchesse).

En juin 2013, Ernest Carbonneau, de la Société d'horticulture de Rivière-du-Loup, a expliqué aux enfants comment préparer le potager.

Photo : Julie Martin



Malgré un été plutôt froid, les légumes du potager ont bien poussé en 2013.

Photo : Julie Martin

En août 2013, Patrice Fortier, semencier de La Société des plantes de Kamouraska, a donné la conférence « Légumes anciens, du jardin à la table ».

Photo : Marie-Soleil Jean



Si, jusqu'à l'an dernier, le Domaine Fraser comptait toujours un jardin floral, un verger et d'anciennes dépendances agricoles, le potager d'antan, lui, n'était plus qu'un souvenir. Au printemps 2013, la Société d'horticulture de Rivière-du-Loup, la Ville de Rivière-du-Loup et la Maison de la famille du Grand-Portage ont uni leurs efforts pour le recréer. Leurs objectifs : faire découvrir le patrimoine végétal de la région aux jeunes et aux familles du Vieux-Rivière-du-Loup, susciter leur intérêt pour le jardinage et les sensibiliser aux richesses historiques de leur quartier. Leur souhait : que les citoyens s'approprient le domaine, surtout fréquenté par les touristes. Partenaires et bénévoles ont pris part à toutes les étapes de conception du potager, dont les semences et les plants ont été minutieusement choisis, puis préparés en serre.

SAVEURS OUBLIÉES

De 1834 jusqu'aux années 1960, les Fraser ont cultivé des pommes de terre, des carottes, des pois et des haricots à différents endroits du jardin floral. Des framboisiers et des fraisiers poussaient également à la limite sud-ouest du jardin. Le carré du potager actuel n'a pas été aménagé au même endroit qu'à l'origine, en raison de l'ombre que projettent maintenant de grandes épinettes de Norvège. Par contre, les framboisiers et les fraisiers se trouvent là où les Fraser les cultivaient à l'époque. Commandées à La Société des plantes, à Kamouraska, les semences du potager his-

torique ont été choisies dans le but de faire connaître des variétés anciennes qui pourraient avoir été cultivées au manoir autrefois. Elles sont aux antipodes des variétés en vente dans les grands magasins et les centres de jardinage – adaptées à la culture industrielle et plus résistantes au transport. Les variétés « oubliées » cultivées au Domaine Fraser sont plutôt reconnues pour leurs qualités gustatives, leur tolérance au climat local et leur résistance aux maladies.

Parmi les semences sélectionnées figurent les concombres Petit Russe et la betterave Crapaudine, très goûteuse et de forme allongée, connue en Nouvelle-France dès le XVII^e siècle. On trouve aussi les haricots jaunes Pencil Pod Golden Wax, mis en marché vers 1900, et les pois Charlevoix, une variété idéale pour les soupes cultivée depuis plusieurs générations dans la région. La tomate Bonny Best, une variété à chair ferme très populaire en 1900, ainsi que la tomate D'Iberville, très productive mais ne comptant plus parmi les variétés commerciales, représentent quant à elles la famille des solanacées. Les carottes blanches à collet vert, une variété sucrée et croquante qui servait à nourrir les chevaux au XIX^e siècle, ont été une belle réussite. Parmi les laitues, le choix s'est porté sur l'Australian Yellow ainsi que sur la Mascara, croustillante et lente à la montaison, reconnue pour sa résistance à la chaleur et au froid.

La première récolte a été bonne, malgré une pousse tardive et un été plutôt frais.

AUTOUR DU POTAGER

Afin que la population puisse profiter de ce projet de mise en valeur du patrimoine végétal, diverses activités ont été organisées durant l'été, notamment un atelier de taille d'arbres et d'arbustes fruitiers et une conférence sur les variétés anciennes de légumes. Les familles et les jeunes des camps de jour de la ville ont participé à un rallye qui leur a fait découvrir la vie d'autrefois dans les jardins. Créée par l'équipe de guides-animateurs du Domaine Fraser, cette activité a permis aux jeunes de se familiariser avec les variétés de plantes du potager et du verger et de mettre à l'épreuve leur sens de l'observation. À la fin de la saison, plus de 60 personnes sont venues à la première Fête des récoltes pour goûter aux trésors du jardin potager... et prendre quelques bouchées d'histoire. Après la fête, les légumes ont été remis à la Maison de la famille du Grand-Portage, qui

s'est chargée de les distribuer au milieu loupérien.

La récolte issue de la renaissance du potager ne se compte pas qu'en légumes. Des gens dans le besoin en ont profité, les Loupériens ont gagné de nouvelles activités culturelles, certains se sont familiarisés avec le jardinage et d'autres ont découvert l'importance de préserver notre patrimoine végétal. L'ancien domaine seigneurial a été le théâtre de beaux échanges où se sont tissés de nouveaux liens pour animer un vieux quartier. Un succès qui sera assurément cultivé dans les prochaines années !

Marie-Soleil Jean est directrice du Manoir seigneurial Fraser.



Il a été possible de déguster les légumes du jardin lors de la Fête des récoltes.

Photo : Julie Martin

À l'agenda

La seconde Fête des récoltes du Domaine Fraser se tiendra le dimanche 28 septembre, à l'occasion des Journées de la culture.



**ACTION
PATRIMOINE**

Architecture et paysages du Québec

FORMATIONS EN PATRIMOINE

Pour transformer le milieu de manière harmonieuse
tout en respectant l'identité des lieux

Patrimoine et territoire : une nouvelle approche

- Analyser l'organisation des tissus urbains, villageois et territoriaux
- Déterminer le caractère identitaire du patrimoine bâti
- Saisir le milieu bâti dans son ensemble et dans son processus d'évolution

Paysages culturels : enjeux des milieux ruraux

- Déterminer les composantes du territoire et leur évolution
- Analyser les forces et les faiblesses du territoire et cerner son potentiel
- Guider les transformations futures pour assurer la pérennité des paysages au profit des collectivités



Information : www.actionpatrimoine.ca/formation
ou education@actionpatrimoine.ca
Tél. : 418 647-4347, poste 207 ou 1 800 494-4347
Durée : 1 journée - Formations offertes également sur demande (groupes)

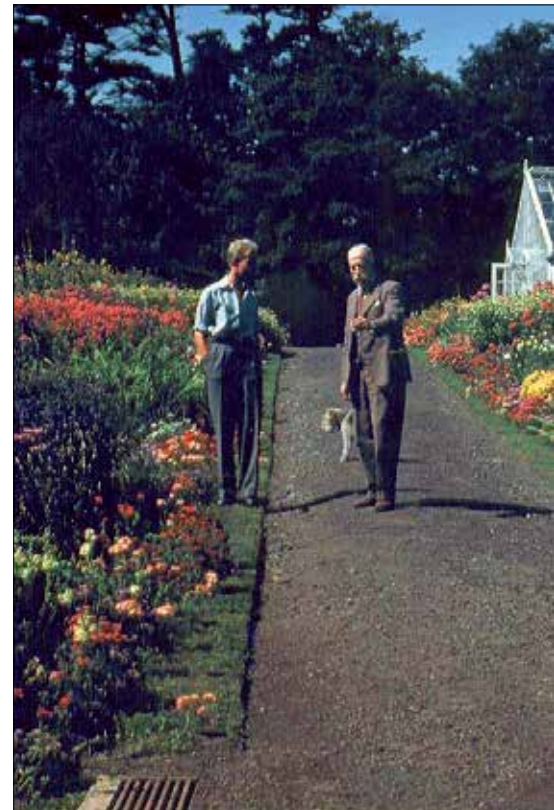
Formations conçues par des professionnels du patrimoine pour répondre aux besoins des décideurs et des intervenants municipaux et gouvernementaux, des associations et des ordres professionnels impliqués dans la protection du patrimoine et l'aménagement du territoire.

Les secrets du



Avec son immense parc-jardin romantique, le Domaine Joly-De Lotbinière, à Sainte-Croix, constitue un bel exemple de domaine pittoresque.

Photo : Josiane Ouellet



Longtemps confinée à une stricte géométrie dans les jardins européens, la nature a regagné sa liberté dans les jardins pittoresques en vogue au XIX^e siècle, notamment au Québec. Comment recréer l'esprit de l'époque sur son domaine, aussi modeste soit-il? Suivez le guide.

par Frédéric Smith

Tout le monde n'a pas la chance d'hériter d'un domaine de quelques hectares auquel insuffler le charme des jardins pittoresques du XIX^e siècle. Mais votre cour, votre terrain, votre lopin peuvent aussi se prêter à la transformation. Comment procéder et, surtout, par où commencer? Première règle d'or: évitez d'en faire trop. Car le jardin et l'architecture pittoresques préconisent une forme de retour à la nature où l'influence de l'humain, bien que perceptible, s'exerce de façon subtile et sensible.

C'est que les tenants du mouvement pittoresque s'opposaient à l'esprit des grands parcs plats des siècles précédents, dont l'exemple le plus éloquent est sans doute celui des jardins du Château de Versailles, aménagés par André Le Nôtre entre 1645 et 1700. Avec le pittoresque, les compositions rigides, voire géométriques, sont remplacées par des jardins aux allées curvilignes et aux compositions asymétriques. Dans la région de Québec, le domaine Cataract et le parc du Bois-de-Coulonge constituent les meilleurs exemples de grands domaines façonnés selon ces principes. Leurs paysages puisent dans la définition même du «pittoresque», qui

pittoresque



Jardins potagers du domaine
Cataraqui vers 1940
Source : coll. famille Morewood



désignait tout paysage digne d'être peint pour les peintres français de l'école italienne du XVII^e siècle, comme Nicolas Poussin ou Claude le Lorrain.

Au début du XVIII^e siècle, le peintre, architecte et jardinier paysager William Kent est le premier à emprunter l'expression italienne *il pittoresco* pour proposer une réinterprétation anglo-saxonne des principes associés à ce mouvement. Kent oppose ses idées à celles des intellectuels de son époque, particulièrement à celle voulant que la raison soit supérieure aux perceptions sensibles. Bien que la définition du *picturesque* anglo-saxon ait été nuancée tout au long du XVIII^e siècle, ses théoriciens s'entendront sur le rôle du jardinier paysagiste dans les compositions pittoresques : celui-ci doit rehausser sans les défigurer les beautés de la nature, nées du hasard, dans toutes leurs aspérités, leur dissymétrie et leur diversité.

À partir des années 1830, l'arrivée d'architectes britanniques au Canada permettra de répondre aux exigences de la

bourgeoisie anglophone et d'introduire les valeurs pittoresques au pays. Cette bourgeoisie pourra ainsi recourir aux services de Frederick Hacker, de George Browne et d'Edward Staveley (architecte de la villa Cataraqui, construite en 1851), pour ne nommer que les plus réputés.

ARCHITECTURE EN HARMONIE

L'influence du mouvement pittoresque sur votre « domaine » devra être perceptible dès le moment où vos visiteurs y entreront. Ils s'engageront d'abord dans un petit boisé masquant à la vue votre résidence et ses dépendances. L'allée sinueuse qui le traverse terminera sa course devant votre demeure, la dévoilant de biais plutôt que de façon perpendiculaire.

Le plan d'une villa pittoresque accorde une grande importance à l'intégration du bâtiment dans le paysage. Comme l'architecture pittoresque n'est qu'une simple composante d'un ensemble, il vous faudra résister à l'envie de construire en hauteur : la villa pittoresque s'étend plutôt de

L'esprit pittoresque favorise les scènes sauvages, les sentiers sinueux et les plates-bandes disséminées çà et là, comme au parc du Bois-de-Coulange.

Photo : Réal Filion



La villa pittoresque cherche à se fondre dans la nature qui l'entoure, comme en témoigne la villa Bagatelle.

Photo : François Rivard

manière à se fondre dans l'environnement pour répondre au désir de vivre en relation avec la nature.

Vous privilégiez les grandes portes-fenêtres afin de briser la barrière qui sépare l'espace intérieur de l'espace extérieur : elles offriront l'avantage de laisser pénétrer plus de lumière à l'intérieur, préoccupation essentielle de l'architecture pittoresque. À l'avant, une véranda à treillis permettra de faire courir de la vigne et d'accentuer l'intégration du bâtiment au paysage.

Le style architectural des villas pittoresques varie souvent au gré des goûts des propriétaires. Certains préféreront le néo-classique (domaine Catarqui) ou le néopalladien (parc du Bois-de-Coulonge), alors que d'autres ajouteront de subtils accents médiévaux propres au style néogothique, comme on en voit à la villa Bagatelle et à la villa Benmore, dans le site patrimonial de Sillery, à Québec. Un certain éclectisme pourra même être admis au travers des éléments bâtis du domaine, rappelant la variété des formes qu'on trouve dans la nature.

À ce propos, les divers bâtiments de service, tels que garages et remises, auront avantage à ne plus être dissimulés derrière la résidence. On les implantera plutôt çà et là, comme à la campagne. Ils sépareront les zones utilitaires de la partie noble du jardin. Dans un paysage dominé par des arbres aux lignes verticales comme à Catarqui ou à Benmore, il sera préférable d'adopter les lignes horizontales des formes classiques. À l'inverse, un paysage aux arbres arrondis se prêterait mieux à l'introduction des pointes et des lignes verticales rappelant le style néogothique.

LA NATURE REPREND SES DROITS

Composante essentielle du domaine pittoresque, le jardin mérite une attention particulière. Vous ferez ainsi écho à l'intérêt renouvelé pour l'horticulture et la botanique au XIX^e siècle, qui mena nombre de bourgeois à aménager de vastes jardins sur leur propriété en s'inspirant des modèles en vogue en Grande-Bretagne.

Afin de respecter les valeurs pittoresques, vous n'interviendrez que subtilement et privilégiez les scènes sauvages, les sentiers sinueux et les plates-bandes florales disséminées çà et là, d'aspect naturel, en évitant un plan trop géométrique.

Vos interventions puiseront également dans les aménagements horticoles introduits à l'époque victorienne, alors que les voyages plus fréquents entre le nord de l'Europe et l'Italie dévoilaient des pay-

sages insoupçonnés au détour de passages dangereux à travers les Alpes. Vous tenterez donc de recréer, à moindre échelle, ces scènes alpines par l'aménagement de rocailles, l'une des branches les plus populaires de la science horticole au XIX^e siècle. Vous pourrez ainsi cultiver diverses plantes dans des rocailles extérieures et, si possible, ériger des serres alpines, non chauffées, qui recréeront le paysage montagneux d'où l'on aura tiré les plants. Le domaine Catarqui demeure l'un des meilleurs exemples d'introduction de rocailles alpines et de serres au cœur d'un domaine pittoresque. Nommée en l'honneur de l'architecte paysagiste qui l'a conçue au milieu des années 1930, la rocaille Mary-Stewart constituait l'un des endroits de prédilection des propriétaires Catherine Rhodes et Percyval Tudor-Hart, en raison notamment de son charmant petit plan d'eau.

Pour rendre le travail plus efficace, votre serre aura avantage à être située près de vos potagers. Au parc du Bois-de-Coulonge, une imposante serre était reliée au jardin d'hiver appartenant à l'aile ouest du château aujourd'hui disparu. Les vastes potagers du domaine vice-royal s'étendaient à proximité, au sud-ouest. Un centre d'interprétation a récemment été aménagé dans la chaufferie qui alimentait autrefois ces serres en forme de « E », rappelant une initiale du lieutenant-gouverneur qui les avait fait construire en 1916, Pierre-Évariste Leblanc.

À Catarqui, les deux serres construites en 1880 se trouvent au nord de la villa et des potagers fleuris. La serre horticole fut remplacée par une nouvelle serre dans les années 1920, tandis que la serre viticole, où l'on cultivait le raisin, demeure debout. Ses propriétaires y ont fait pousser d'autres fruits, dont la pêche et le citron, et on rapporte qu'en 1886, trois variétés de pommes

À lire

Frédéric Smith, *Catarqui. Histoire d'une villa anglaise à Sillery*, Québec, Les Publications du Québec, 2001, 144 p.

Frédéric Smith, *Parc du Bois-de-Coulonge*, Montréal, Fides, 2003, 96 p.

Janet Wright, *L'architecture pittoresque au Canada*, Parcs Canada, 1984, en ligne à lieuxpatrimoniaux.ca (section Ressources sur la conservation du patrimoine)

en provenance de Cataraqui furent présentées à la prestigieuse Colonial and Indian Exhibition de Londres.

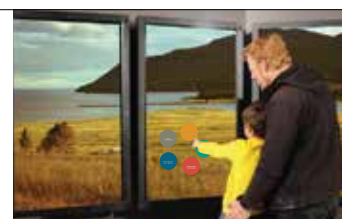
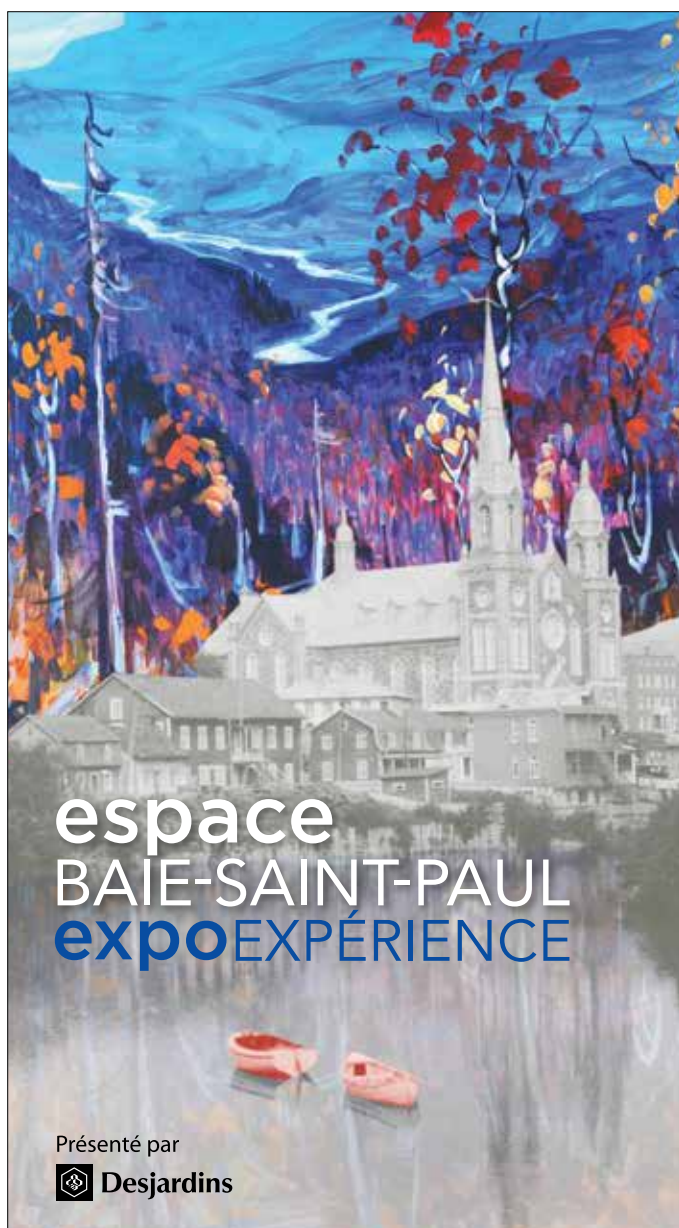
Aujourd'hui, l'équipe d'horticulteurs et d'horticultrices de la Commission de la capitale nationale du Québec s'emploie quotidiennement à préserver le caractère pittoresque du domaine Cataraqui et du parc du Bois-de-Coulange, au bénéfice des citoyens de la capitale et de ses visiteurs. N'hésitez pas à aller à sa rencontre : elle se fera un plaisir de vous transmettre ses connaissances horticoles afin de garantir le succès de votre projet.

Frédéric Smith est historien et chargé de projet à la Commission de la capitale nationale du Québec.



Les grandes portes-fenêtres de la villa Cataraqui démontrent une volonté de briser la barrière entre l'intérieur et l'extérieur.

Photo : CCNQ, imagenomade.com



La première exposition permanente sur l'histoire, le patrimoine et le dynamisme culturel de Baie-Saint-Paul.

Véritable lieu de découverte au cœur du centre-ville, Espace Baie-Saint-Paul vous convie à une visite du « paradis des artistes ». Le concept technologique vous permet de choisir les thèmes ou attraits que vous désirez explorer dans la salle interactive ou sur le terrain (application mobile disponible mi-juillet 2014).

Un outil incontournable pour tout connaître de Baie-Saint-Paul !



4, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul
Tél : (418) 435-2540
www.baiesaintpaul.com/carrefourculturel
carrefourculturel@baiesaintpaul.com



Crédits photos : François Rivard
Jacques Breton et Véronique Tanguay (photographies dans la borne)

Collectionneurs de

par Alexander Reford

Comme le collectionnement des tableaux et des œuvres d'art, celui des plantes remonte à la Renaissance, quand les cours royales, les universités et les collectionneurs d'Europe ont fait aménager des jardins voués à exposer les raretés et découvertes horticoles. Forts de leurs trois attributs essentiels – l'œil, la passion et les moyens financiers –, les collectionneurs de plantes mettent de nombreuses années à assembler leurs collections et à perfectionner leur art. Et deviennent, souvent, des spécialistes dans leur domaine. Parmi les grands collectionneurs de plantes du Québec figure mon arrière-grand-mère, Elsie Reford (1872-1967), qui a amorcé l'aménagement d'un grand jardin autour de son camp de pêche, sur la rivière Mitis, dans les années 1920. Ses carnets de commandes reflètent bien son apprentissage. À ses débuts, ses choix de plantes étaient le plus souvent classiques, peu audacieux même. Mais dès les années 1930, ses choix sont devenus de plus en plus téméraires, voire exotiques, avec des plantes himalayennes, des azalées peu fréquemment plantées au Québec ou encore des gentianes des régions montagneuses du monde entier. Son héritage fleurit toujours dans ce qui est devenu les Jardins de Métis.

BOTANISTES SUR LE TERRAIN

Les pionniers québécois de l'horticulture se divisent en deux catégories. D'abord, les botanistes, représentés par le frère Marie-Victorin, Jacques Rousseau et Ernest Rouleau. Ils se passionnent surtout pour l'identification et l'inventaire des plantes. La deuxième lignée s'intéresse moins à la taxinomie qu'aux aménagements. Adoptant souvent la méthode essais et erreurs, ces hommes et femmes de terrain puisent leurs connaissances dans les livres, les articles de journaux et de revues ainsi que dans leur

Elsie Reford, à l'origine des célèbres Jardins de Métis, figure parmi les grands collectionneurs de plantes du Québec.



Photo: François Rivard

*Vivaces, annuelles, arbustes, arbres
fruitiers, espèces exotiques : tous les
jardiniers collectionnent. Et parmi eux,
certains ont laissé un legs inestimable
au patrimoine québécois.*

*Quand la passion
fleurit les parterres.*



Photo : Robert Wilson Reford

nature

réseau d'amateurs passionnés et de pépiniéristes, que réunit un désir de réussir là où d'autres ont échoué.

Les propriétaires des grands domaines étaient les héritiers de ces deux traditions. Le premier à se démarquer par son désir de développer des collections de taille dans ses jardins fut Henry Atkinson (1790-1863). Ce marchand de bois a investi le terrain entourant sa maison du chemin Saint-Louis, à Québec, avec une impressionnante collection de plantes. Sa résidence, Spencer Wood, se trouvait au cœur d'un domaine saisissant (aujourd'hui occupé par le parc du Bois-de-Coulange). Dans *Encyclopædia of Gardening*, publiée en 1850, on mentionne que «M. Atkinson est maintenant en Angleterre, après avoir fait le tour de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, et qui a partout ramassé des plantes, semences, sculptures, tableaux, livres et autres objets pour enrichir et embellir son magnifique domaine». Il n'était pas rare que les collectionneurs de plantes affectionnent aussi les œuvres d'art: leurs trésors extérieurs étaient une extension de ceux exposés à l'intérieur.

MORGAN L'AVENTURIER

Ce fut le cas d'un autre pionnier de l'horticulture, F. Cleveland Morgan (1881-1962). Dans son enfance, Morgan était entouré de beaux objets: sa famille possédait le plus important grand magasin de Montréal, Morgan's, qui fournissait en meubles les demeures cossues du Mille carré doré. Morgan a pu profiter de son éducation et de ses voyages pour développer un œil averti pour les objets d'art. Il a d'ailleurs fait plusieurs dons au Musée des beaux-arts de Montréal.

Sur son domaine Le Sabot, à Senneville, Morgan avait un jardin qu'il qualifiait de modeste. Celui-ci était composé de végétaux provenant des boisés et marécages environnants et d'autres importés de partout sur le continent. Morgan était un véritable pionnier. La preuve: lors de la conférence tenue par la Royal Horticultural Society à Londres en mai 1936, il a raconté que, lorsqu'il se demandait si une plante était vivace sous notre climat, la réponse était rarement connue.

On oublie en effet à quel point les jardiniers québécois ne pouvaient compter que



Le Jardin botanique de Montréal est l'un des plus importants jardins de collection au monde. Il possède 22 000 espèces et cultivars, 10 serres, une Maison de l'arbre et une vingtaine de jardins thématiques.

Photo: François Rivard

sur eux-mêmes. Bien avant l'époque des Jean-Claude Vigor, Albert Mondor, Larry Hodgson, Lise Gobeille et autres spécialistes et vulgarisateurs qui guident les jardiniers d'aujourd'hui, les seules sources d'information étaient des livres de jardinage provenant d'Angleterre, de France ou des États-Unis. Leurs consignes étaient donc peu adaptées à la culture des plantes au Québec. Les premières générations de jardiniers étaient composées d'aventuriers. La passion de Morgan en a inspiré bien d'autres. Elsie Reford fait partie des convertis; elle lui a rendu visite à plusieurs reprises avant de plonger les mains dans la terre.

Morgan compte en outre parmi ceux qui ont encouragé la naissance du Jardin botanique de Montréal et appuyé le travail de Henry Teuscher dans sa conception d'un «jardin botanique idéal». Depuis sa fondation, ce jardin se distingue par un désir de collectionner et de faire partager ses collections. Pour son fondateur, le frère Marie-Victorin, et les directeurs et conservateurs qui l'ont suivi, le Jardin botanique avait une vocation scientifique et civique. Les

collections exposées avaient une aussi grande importance que celles de nature scientifique. Et depuis la naissance de l'événement printanier Rendez-vous horticole, il y a 15 ans, le Jardin botanique de Montréal est devenu une vitrine pour les producteurs et le principal lieu d'échanges pour les collectionneurs amateurs et avertis.

CABOT L'AUDACIEUX

Le collectionneur le plus ambitieux des dernières années au Québec fut sans doute Francis H. Cabot (1925-2011), qui a conçu

Cultiver les rapprochements

L'Association des petits jardins du Québec (petitsjardins.com) regroupe des gens qui souhaitent partager leur amour pour les plantes et le jardinage. Au programme: visites de jardins et échanges de plantes.



Le collectionneur le plus ambitieux des dernières années, Francis H. Cabot, a conçu les Jardins de Quatre-Vents, à La Malbaie.

Photo : François Rivard

À lire

Alexander Reford, *Les Jardins de Métis. Le paradis d'Elsie Reford*, Les Éditions de l'Homme, 2004, 177 p.

Alexander Reford, *Des jardins oubliés, 1860-1960*, Les Publications du Québec, 1999, 208 p.

les Jardins de Quatre-Vents, à La Malbaie, reconnus pour leur remarquable architecture. Cabot s'est lancé dans l'aventure horticole en collectionnant des espèces alpines pour Stonecrop, son jardin situé à Cold Spring, dans l'État de New York. Il décrit son coup de foudre pour l'horticulture dans son livre *The Greater Perfection* (W.W. Norton & Company, 2001): « Qui sait pourquoi un certain type de plantes a un pouvoir d'attraction si irrésistible sur une personne? [...] Dans mon cas, ce sont les plantes alpines qui m'ont mordu, et qui ont changé une vie ordinaire en une admiration et un attachement pour elles [traduction libre]. »

À La Malbaie, Cabot diversifie ses collections et élargit leur portée. Notons seulement ses efforts pour cultiver la rhubarbe géante d'Amérique du Sud (*Gunnera manicata*), que peu de jardiniers ont osé essayer de faire pousser au Québec. Il a réussi, mais en utilisant des méthodes que certains jardiniers paresseux jugeront extrêmes. Pour la protéger durant l'hiver, il couvrait cette plante gigantesque d'un boîtier de contreplaqué.

Cabot a aussi fait ses propres explorations botaniques. Il a ainsi enrichi son jardin de semences venant de la Chine et du Népal, où il s'est rendu lors d'expéditions de cueillette. Son jardin a également bénéficié de son réseau de spécialistes et de collectionneurs qui lui ont fait don de plantes.

Cette tradition de partage est un trait distinctif du collectionnement de plantes. Presque toutes les autres collections sont difficiles à « partager », sauf par l'entremise d'expositions ou de catalogues. Le collectionneur de plantes partage en offrant semences, boutures, racines, plantes mères ou vivaces divisées à l'automne.

GÉRER UN JARDIN PUBLIC

Pour les jardins devenus publics, collectionner signifie aussi gérer les collections. Il faut faire l'inventaire des plantes, certes, mais aussi adopter de bonnes méthodes de gestion: suivi lors de la plantation, identification au sol par des plaquettes pour le personnel et le public, entretien qui tient compte des particularités de chaque espèce, documentation qui établit la provenance des plantes et recense les interventions au fil du temps. En outre, une politique de collectionnement ou une ligne directrice doit encadrer la bonification de la collection (ajout d'espèces, de variétés ou de cultivars).

Dans les jardins privés, le départ du collectionneur s'avère souvent un moment charnière. Combien de magnifiques jardins n'ont pas survécu au décès du propriétaire ou du jardinier en chef? La plupart vivent cette transition difficilement. L'organisme américain The Garden Conservancy (fondé par Francis H. Cabot), qui aide les collectionneurs et créateurs de jardins à assurer la transmission de leur domaine privé vers une gestion publique, n'a aucun équivalent au Canada. Voilà qui peut expliquer le peu de jardins privés qui ont ouvert leurs portes au public et sont devenus membres de l'Association des jardins du Québec (associationdesjardinsduquebec.com) depuis les 30 dernières années.

Qu'elle donne naissance à un grand ou à un petit jardin, la passion de collectionner des plantes est de plus en plus facile à assouvir, surtout grâce à Internet, qui facilite l'accès aux semences. Souhaitons qu'elle continue de croître, et que des jardiniers ouvrent le portillon de leur pays des merveilles pour le faire découvrir au plus grand nombre.

Alexander Reford est directeur des Jardins de Métis.



Centre d'expertise et d'animation en patrimoine rural

- Paysages
- Patrimoine bâti
- Patrimoine archéologique
- Patrimoine génétique végétal
- Savoir-faire traditionnels

Ruralys, acteur d'un patrimoine dynamique!

1650, rue de la Ferme, La Pocatière (Québec) G0R 1Z0
info@ruralys.org www.ruralys.org Tél.: 418-856-6251 Téléc.: 418-856-4399



Les joies de l'été!

En musique,
Saint-Benoît-du-Lac – 5 juillet
Festival de Lanaudière – 3 août
l'orgue à Saint-Hyacinthe – 4 septembre

En peinture et sculpture
exposition Gustave Doré à Ottawa et le Domaine Mackenzie-King – 17 août
Ozias Leduc à Saint-Hilaire – 2 octobre
Toronto - Hamilton, Niagara-on-the Lake...

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

514-352-3621
www.lesbeauxdetours.com

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec



Échantillons du passé

Qu'est-ce qui poussait sur nos terres il y a deux siècles? Quels végétaux ont étendu leur aire de croissance, lesquels ont disparu? Les pommiers d'autrefois donnaient-ils plus de fruits que ceux d'aujourd'hui? La réponse dans les herbiers, outils indispensables pour connaître et comprendre le patrimoine végétal du Québec.

par Luc Brouillet

Les herbiers sont des collections de spécimens de plantes destinées à la recherche et à l'enseignement. Le citoyen lambda les perçoit souvent comme des endroits poussiéreux et mystérieux, rassemblant dans une salle obscure d'université des collections végétales réservées aux spécialistes. Pourtant, ils renferment de vrais trésors que tout le monde peut admirer et étudier (vive Internet !). Et sont des outils essentiels à la recherche scienti-

fique moderne, ainsi qu'à la connaissance et à la préservation de notre patrimoine végétal et culturel.

Le premier herbier a été créé par Luca Ghini (1490-1556), professeur de botanique à l'Université de Bologne, en Italie. Il faisait sécher des plantes aplaties pour ensuite les fixer sur des feuilles de papier. Le terme *herbier* a été accolé aux collections de plantes séchées à partir du XVII^e siècle. Les herbiers ont joué un rôle central dans le développement de la classification des plantes, en permettant à des botanistes comme le Suédois Carl von Linné

Des spécimens de légumineuses de l'Herbier Marie-Victorin sont disposés sur une table pour consultation par des étudiants.

Photos: Luc Brouillet



Les spécimens d'herbier sont préservés dans des chemises rangées à plat dans des cases, loin des insectes, de la poussière, de la lumière et de l'humidité.

(1707-1778), fondateur de la taxinomie (science de la classification des êtres vivants), d'avoir accès à des végétaux du monde entier. Aujourd'hui, certains herbiers possèdent des millions d'échantillons. Le plus grand est celui du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, avec huit millions de spécimens. Les herbiers québécois ne remontent pas plus loin que le XIX^e siècle, car les premiers spécimens cueillis ici étaient envoyés en France pour étude.

CULTIVER LES CONNAISSANCES

Les spécimens de plantes séchées sont préservés à plat dans des casiers à l'épreuve de la lumière, de l'humidité, de la poussière, de l'eau, des champignons et, surtout, des insectes. Ainsi protégés, ils peuvent être conservés plusieurs siècles. Chaque spécimen s'accompagne d'une étiquette qui précise généralement le nom scientifique de la plante, le nom des récolteurs et le numéro de récolte, la date et le lieu de récolte (parfois avec les coordonnées géographiques) et l'habitat naturel de la plante. Le fait que le spécimen inclue la plante préservée et les renseignements concernant sa collecte confère aux herbiers une grande valeur scientifique et patrimoniale.

Les données de collecte permettent de situer un spécimen dans le temps et dans l'espace et de connaître son temps de floraison ou de fructification (la phénologie). Les scientifiques peuvent mesurer la plante et en extraire des substances chimiques ou de l'ADN, ce qui leur fournit de nouvelles données. Un herbier est plus qu'une bibliothèque: c'est une base de données où il est possible de puiser sans fin un nouveau savoir, selon l'évolution des technologies.

Internet a complètement bouleversé la diffusion du contenu des herbiers: on peut publier sur un site Web les données des

étiquettes et une photo des spécimens, auparavant réservées à quelques privilégiés. Pour les chercheurs qui utilisent ces données, tels les écologistes, c'est une révolution: ils peuvent regrouper les données de centaines d'herbiers pour analyser des phénomènes complexes, comme la modification de l'aire des espèces de plantes causée par les changements climatiques. Le grand public a aussi accès aux spécimens grâce à Internet et peut les employer à toutes sortes de fins, de la protection de l'environnement à l'éducation.

En préservant des témoins de la flore qui occupait le territoire à différentes époques, les herbiers aident à préciser quelles sont les espèces abondantes et lesquelles sont rares – et méritent donc une protection. Ils permettent aussi de reconstituer en partie la flore qui poussait à des endroits rendus artificiels, comme les grandes villes, et contribuent à la détection des nouvelles espèces qui arrivent sur notre territoire, par le commerce par exemple. Ils recèlent également des renseignements historiques importants: grâce à eux, on peut reconstituer les itinéraires de voyage des grands botanistes-explorateurs.

LES HERBIERS D'ICI

Deux des plus importants herbiers canadiens se trouvent dans la région d'Ottawa. Avec ses 1,5 million de spécimens, la Collection nationale de plantes vasculaires d'Agriculture et Agroalimentaire Canada est le plus grand herbier au pays. Quant à l'Herbier national du Musée canadien de la nature, il comprend 590 000 spécimens de plantes vasculaires, de mousses et de lichens. Il se concentre aujourd'hui sur les régions arctiques du Nunavut et des Territoires du Nord-Ouest.

Au cours des dernières années, le nombre d'herbiers a diminué au Québec. Le plus souvent, les petites collections ont été amalgamées aux quatre grands herbiers: ceux de l'Université Laval (770 000 spécimens), de l'Université de Montréal (680 000), du Québec (150 000) et de l'Université McGill (140 000).

L'Herbier Louis-Marie de l'Université Laval a été créé en 1962 à la suite de l'acquisition de l'herbier de l'Institut agricole d'Oka, résultat des travaux du père Louis-Marie Lalonde, auteur de *Flore-Manuel de la province de Québec* (1931). Cependant, ses racines remontent à la fondation de l'Université Laval en 1852. Il compte notamment des spécimens d'une grande importance historique, qui ont été amassés au



Spécimen type de l'Herbier Marie-Victorin, récolté sur les berges de la rivière Bonaventure en Gaspésie, en août 1930, par les frères Marie-Victorin et Rolland-Germain, en compagnie d'Émile Jacques. Il a servi à décrire pour la première fois l'espèce *Aster gaspensis* Victorin, qui a depuis été reconnue comme un synonyme du *Symphyotrichum antiochiense* (Fernald) G. L. Nesom, de sorte que le nom *Aster gaspensis* n'est plus accepté.

XIX^e siècle par Louis-Ovide Brunet et l'abbé Léon Provancher, auteur de la *Flore canadienne* (1862). Cet herbier se concentre sur la flore du Québec. Par son association avec le Centre d'études nordiques, il a acquis une importance remarquable en ce qui a trait à la connaissance de la flore de l'Arctique québécois. En a résulté le premier volume de la *Flore nordique du Québec et du Labrador* (2014).

L'Herbier Marie-Victorin a été fondé en 1920, avec la création de l'Université de Montréal. Plusieurs de ses spécimens proviennent de la collection personnelle de son fondateur, le frère Marie-Victorin, auteur de la *Flore laurentienne* (1935). Il compte aussi des spécimens du XIX^e siècle venant de séminaires et de couvents de Montréal. Il est d'envergure internationale, mais plus de la moitié de ses spécimens sont d'origine canadienne. Il contient aussi des spécimens de plantes cultivées au Jardin botanique de Montréal, auquel il est associé. L'herbier est membre du consortium qui a publié les 30 volumes de la *Flora of North America* (depuis 1993).

Fondé en 1942, l'Herbier du Québec comprend des spécimens provenant du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation et du ministère des Ressources naturelles. Il contient quelques

collections historiques datant de la fin du XIX^e siècle ainsi que des collections du Nord québécois et du milieu forestier. Son unicité vient de ses nombreux inventaires et récoltes effectués en milieu rural, puisqu'il a pour mandat d'identifier les mauvaises herbes qui nuisent aux cultures. Il s'agit d'une ressource précieuse pour comprendre l'histoire agricole du Québec. Enfin, l'Herbier de l'Université McGill est le plus ancien au Québec, même au Canada. Il a été fondé en 1856 à la suite du don de spécimens de la collection du D^r Holmes datant des années 1820 et provenant de la région montréalaise. Il se concentre sur les plantes du sud du Québec et les plantes arctiques.

Grâce aux herbiers, c'est tout un pan de notre passé végétal et culturel qui se dévoile, un échantillon à la fois.

■ *Luc Brouillet est conservateur de l'Herbier Marie-Victorin au Centre sur la biodiversité de l'Institut de recherche en biologie végétale de l'Université de Montréal.*



Le montage des spécimens de plantes sur des cartons d'herbier est une étape cruciale pour leur conservation à long terme.

Herbiers en ligne

- 📄 herbier.ulaval.ca
- 📄 mapaq.gouv.qc.ca/dgpar/arico/herbierv/index2.htm
- 📄 irbv.umontreal.ca/recherche/collections/herbier-marie-victorin
- 📄 mcgill.ca/herbarium



BRETAGNE

LE PATRIMOINE DANS LE COUP



Les jeunes et le patrimoine forment un duo dynamique en Bretagne.

*Parmi les projets mis sur pied dans les dernières années, il y a de quoi
faire le plein de bonnes idées.*

par Pascale Delmotte

Les « vieilles pierres », indissociables de l'histoire, sont-elles importantes aux yeux des jeunes ? Se reconnaissent-ils comme les héritiers d'un passé, d'une identité ? Comme les passeurs d'une mémoire et de savoir-faire traditionnels ?

Comment les amener à découvrir cet héritage par eux-mêmes, et dans quel cadre ?

Pour réfléchir à ces questions, le Conseil régional de Bretagne a organisé une journée de rencontre nationale le 15 novembre 2013, à Rennes. Les porteurs de projets en ont profité pour relater des expériences originales et inédites, vécues majoritairement en Bretagne, mais aussi dans le reste de la France et à l'étranger. Mises sur pied en milieu rural ou urbain, ces initiatives poursuivent le même objectif : transmettre aux jeunes générations les clés de lecture du patrimoine culturel.

PÉPINIÈRE DE PROJETS

Faisant la part belle à l'innovation, la politique régionale en faveur du patrimoine culturel breton a choisi pour cible le jeune public. Elle a favorisé la mise en place de nombreux projets novateurs entre 2009 et 2013. Leur objectif premier : démocratiser l'accès à la connaissance et aux patrimoines (bâti, mobilier, immatériel, maritime, paysager, artisanal et technique, historique...). Dans la foulée, de nouvelles dynamiques pédagogiques, collaboratives et fédératrices ont émergé. Le bilan de l'expérience est positif : les différentes initiatives ont montré que les participants pouvaient créer des méthodes de travail inédites pour mettre en œuvre leur projet, mais aussi partager ces bonnes pratiques avec une communauté éducative, pour permettre de reproduire

À l'été 2013, huit jeunes Français, Espagnols, Turcs, Russes et Chinois ont participé à des travaux de reprise de maçonnerie, de piquetage et de rejointoiement à la chaux aux Pays de la Loire.

Photo : Stéphanie Priou

les projets et de les adapter à d'autres territoires.

En véritables acteurs, des Bretons âgés de 7 à 25 ans se sont impliqués dans 44 initiatives, réparties en 8 thématiques touchant entre autres le patrimoine oral, les liens intergénérationnels, l'architecture, la culture maritime et les métiers traditionnels. À la seule condition que les jeunes soient au cœur de l'action, les porteurs de projets avaient carte blanche : circuits de découverte, classes du patrimoine, création d'outils pédagogiques, chantiers de restauration-valorisation, parcours interactifs, ateliers journalistiques, œuvres d'art, publications papier ou multimédias, guides touristiques, expositions, films...

La plupart des actions ont été portées par des associations culturelles et patrimoniales, très nombreuses et dynamiques en Bretagne, mais également par des communes et des établissements scolaires. Elles ont été menées avec des enfants d'écoles primaires ou de collèges, publics comme privés, ainsi qu'avec des classes bilingues français-breton.

Certes captif, ce public a adopté volontiers la démarche de sensibilisation, dans la mesure où la thématique demeurerait ludique et interactive. À l'évidence, plus l'imprégnation est précoce, plus l'expérience est marquante. Alors que le travail auprès des adolescents s'est parfois avéré compliqué, les enfants, animés par une grande curiosité, une spontanéité et l'absence d'*a priori*, acceptaient plus facilement de participer aux projets. Il est même arrivé que des élèves effacés en classe ou en situation d'échec scolaire

se découvrent une vraie passion pour l'activité. C'est à cet âge que des vocations peuvent naître !

ENGAGEMENT VOLONTAIRE

Dans le domaine du patrimoine, les jeunes peuvent aussi s'impliquer en prenant part à des chantiers internationaux de bénévoles ou de volontaires, pilotés par des organismes associatifs avec lesquels la région Bretagne collabore. L'idée de combiner voyage et sauvegarde du patrimoine sourit à beaucoup de jeunes. Leur désir d'être utiles motive leur démarche, mais ils souhaitent aussi rencontrer des gens, découvrir leur culture. Ils veulent vivre un échange qui renforce l'appropriation du bien patrimonial par les habitants, tout en écrivant une page d'histoire collective, le temps d'un chantier d'été.

En Bretagne, 76 % des chantiers se situent en milieu rural et concernent prioritairement la restauration et la mise en valeur du patrimoine bâti, loin devant les aménagements à caractère environnemental et paysager. Quatre associations organisent en moyenne 20 chantiers chaque été. Entre 2011 et 2013, les communes de Bretagne ont accueilli quelque 200 participants. Ils ont notamment travaillé au défrichage nécessaire à la mise au jour d'anciens lavoirs, fontaines et routoirs à lin, à la réfection de murs et de murets avec les habitants, à la mise en valeur d'éléments patrimoniaux le long de circuits d'interprétation ainsi qu'à la restauration d'éléments de chapelles et de châteaux.

La diversité des origines des participants témoigne de



Le projet « L'Histoire et les histoires » a donné lieu à une rencontre intergénérationnelle dans le pays Centre Ouest Bretagne. Il y a été question du conte et de la gwerz (complainte en breton inspirée de faits divers).

Photo : Les Mémoires du Kreiz Breizh



Sur le chantier naval des Ateliers de l'Enfer à Douarnenez, 11 jeunes bénévoles de divers pays ont relevé le défi de creuser à l'identique une pirogue monoxyle, sur le modèle d'une épave médiévale découverte près de Vannes en 1906.

Photo : Fred Tanneau

POUR EN SAVOIR PLUS

Dossier thématique Être jeune et acteur du patrimoine
bretagne.fr/internet/jcms/prod_189938/etre-jeune-et-acteur-du-patrimoine

Coup de jeune sur le patrimoine !
jeunepatrimoine.jimdo.com

Chantiers internationaux de jeunes bénévoles en Bretagne
chantierbenevolebretagne.org

l'attractivité de la formule : les projets ont mobilisé 73 % d'étrangers de 22 nationalités différentes. Outil d'insertion sociale, les chantiers s'adressent également aux personnes handicapées et aux mineurs, pour qui l'offre de séjours est généralement restreinte. Guidés par des valeurs humanistes et un sens de l'engagement, les participants relèvent un réel défi. Les chantiers leur offrent aussi la possibilité de mettre en avant leurs qualités et leurs compétences, tout en leur permettant de découvrir de nouveaux terri-

toires et des savoir-faire aux côtés d'animateurs spécialisés et de professionnels.

Bref, la Bretagne a compris que le secret pour intéresser les jeunes au patrimoine est d'être dynamique, créatif, mais surtout, de les faire participer à des activités stimulantes autour d'une culture vivante.

Pascale Delmotte est chargée d'études médiation-valorisation au Service de la valorisation du patrimoine du Conseil régional de Bretagne, à Rennes.



Square des Frères-Charon, Prix les Arts et la Ville 2009

AFFLECKDELARIVA

Architecture • Restauration et conservation • Design urbain
 T. 514.861.0133 • www.affleckdelariva.com



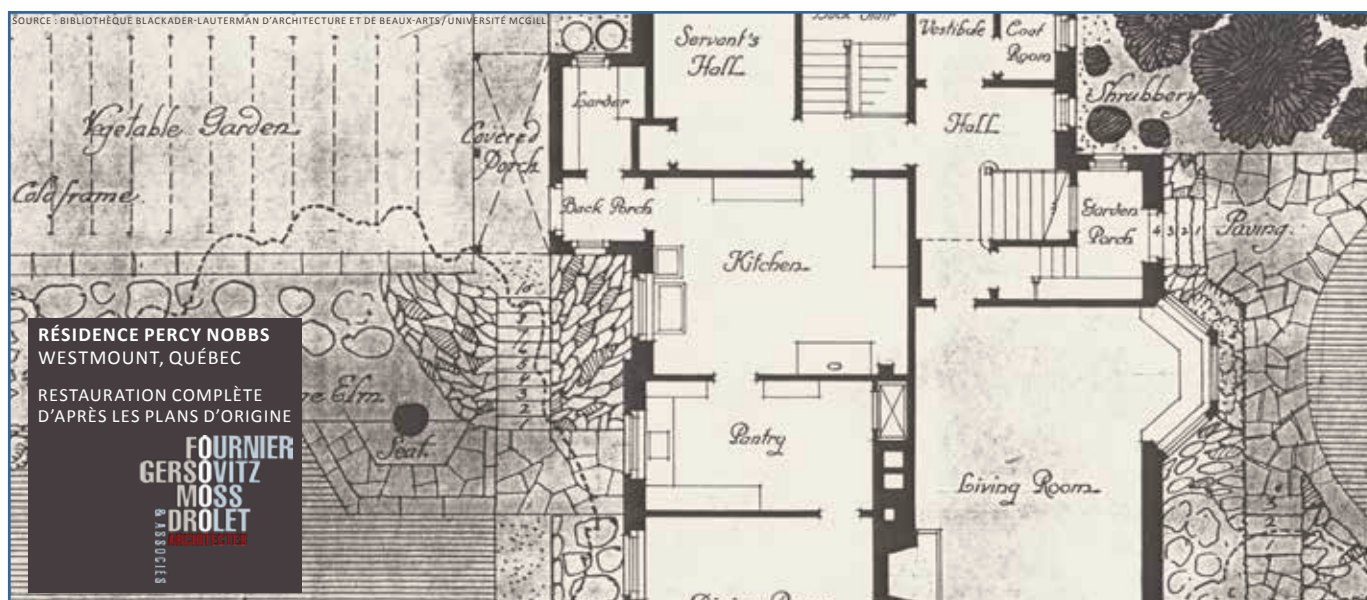
OCULUS

RÉVISION

Révision linguistique
Rédaction
Correction d'épreuves

Conjuguer patrimoine et français

www.oculusrevision.com • T 418 999-2404



RÉSIDENCE PERCY NOBBS
 WESTMOUNT, QUÉBEC

RESTAURATION COMPLÈTE
 D'APRÈS LES PLANS D'ORIGINE

**FOURNIER
 GERSOVITZ
 MOSS
 DROLET**
 ARCHITECTES

Carleton-sur-Mer



14^e festival La Vivree

Présenté par



DU **10** AU **12** OCTOBRE 2014

PROMOTEUR DE
L'ÉVÈNEMENT



MUSIQUE ET DANSE TRADITIONNELLES
CONTES ET LÉGENDES
MARCHÉ PUBLIC
EXPOSITIONS

WWW.FESTIVALLAVIREE.COM

Carleton-sur-Mer
une ville à voir



patri-arch
p

patrimoine & architecture

1365, rue Frontenac
Québec (Québec) G1S 2S6

Tél. et téléc. : 418.648.9090

www.patri-arch.com

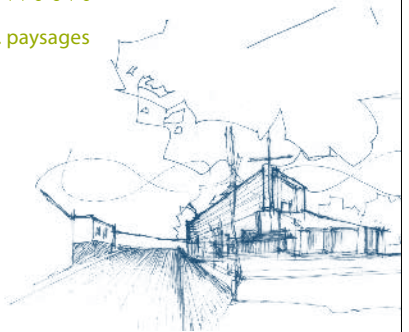
MARIE-JOSÉE **DESCHÊNES**
architecte

architecture . patrimoine . paysages

T: 418.997.3374

info@mjdarchitecte.com

www.mjdarchitecte.com



LES
TOITURES
TOLE-BEC
INC.

Toitures Traditionnelles

- à Baguettes
- à Joints Debouts
- à la Canadienne

- Cuivre
- Cuivre Étamé
- Acier Pré-peint
- Galvanisé
- Ardoise



- Entreprise Familiale -

Licence R.B.Q. 2617-6594-75



1212 Tellier, St-Vincent-de-Paul, Laval

Site internet:

(450) **661-9737** www.tole-bec.com

IDENTITÉ GRAPHIQUE

La profession de designer graphique est encore jeune au Québec. Mais son empreinte marque déjà notre histoire et notre quotidien. Retour sur les spécialistes du visuel qui ont donné ses lettres de noblesse au métier.



Logo d'Hydro-Québec signé Gagnon/Valkus inc. et Jean Morin (design), et James McElheron (direction artistique)

Identité de l'ONF, conçue par Georges Beaupré

Source : ONF

C'est à Hubert Tison qu'on doit le papillon qui a marqué les débuts de la télévision couleur à Radio-Canada en 1966.



par
Louis
Lapointe

Les designers graphiques qui ont marqué le Québec ont généralement entamé leur carrière comme artisans ou techniciens spécialisés dans le domaine de l'imprimerie (typographes, illustrateurs, maquettistes de la mise en page). Ils ont développé des habiletés manuelles leur permettant d'esquisser à main levée les courbes élégantes d'une lettre ou de découper minutieusement les contours d'une photographie à l'aide d'un couteau à lame rétractable.

Quelques-uns de ces jeunes talents – et futurs pionniers – venaient d'ailleurs. En choisissant le Québec comme terre d'accueil, ils ont apporté dans leurs bagages une vision différente de cette profession encore mal définie.

Né à Shanghai en 1909 et de nationalité britannique, Henry Eveleigh étudie en Europe avant de s'installer à Montréal en 1938. Devenu apprenti à la Woodward Press, il réalise des affiches pour encourager l'effort de guerre, dont la célèbre *Allons-y... Canadiens!* Son travail est représentatif du

style moderniste de cette époque. Eveleigh joue un rôle majeur dans l'établissement des bases de l'enseignement des arts graphiques au Québec : dès 1947, il participe à la mise en place d'un programme de graphisme publicitaire à l'École des beaux-arts de Montréal.

Originaire de la Yougoslavie, Ernst Roch arrive au Canada en 1953. Il favorise un design dit « international » et son approche des projets se caractérise par une mise en application de solutions concrètes et fonctionnelles (*problem solving*). En 1965, il fonde Design Collaborative avec Rolf Harder et d'autres partenaires. On doit notamment à Ernst Roch l'affiche officielle des Jeux olympiques de Montréal de 1976. Son travail et celui de Harder font maintenant partie de prestigieuses collections, dont celles du Museum of Modern Art de New York et du Victoria and Albert Museum de Londres.

AFFIRMATION NATIONALE

Si ces premiers designers ont apporté au Québec un héritage européen, ils ont aussi influencé de jeunes créateurs d'ici à faire le chemin inverse pour

parfaire leurs connaissances. Après avoir obtenu leur diplôme en arts publicitaires à l'École des beaux-arts de Québec ou de Montréal, des graphistes montants comme Georges Beaupré, Roger Lafortune, Jean Morin et Hubert Tison partent pour Zurich ou Amsterdam afin de poursuivre leurs études et de travailler comme apprentis.

À son retour, Georges Beaupré est nommé directeur artistique au Service de la publicité de l'Office national du film du Canada. Il réalise le nouveau logo de l'organisme en 1970. Roger Lafortune devient directeur artistique du magazine *Châtelaine* et du guide officiel d'Expo 67. Quant à Jean Morin, il participe à la mise en application des normes graphiques de l'identité visuelle du Canadien National et à la création de celle d'Hydro-Québec. Avec ses associés, il est également responsable de la signalisation de tous les sites des Jeux olympiques de Montréal.

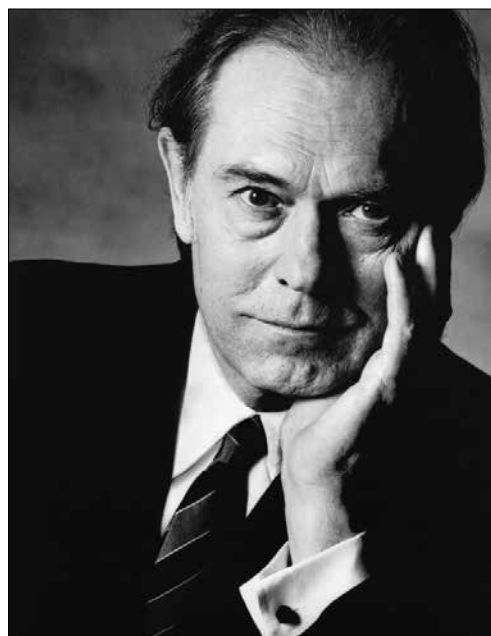
En revenant d'Europe, Hubert Tison entre au service de la Société Radio-Canada, où il œuvre comme designer graphique et réalisateur. Nombreux sont ceux qui se souviennent de son symbole de papillon qui a marqué, en 1966, les débuts de la télévision couleur, une technologie révolutionnaire à l'époque! Deux ans plus tard, il fonde le studio d'animation de la Société Radio-Canada, qui connaîtra une renommée internationale sous sa gouverne. En plus d'assumer la direction artistique de plus de 900 projets pour la télévision, Hubert Tison produit plusieurs courts métrages récompensés par de nombreux prix internationaux. Parmi eux,

Crac (1981) et *L'homme qui plantait des arbres* (1987), deux incontournables réalisés par Frédéric Back, remportent chacun un oscar.

Certains designers marquants n'ont pas senti le besoin de s'expatrier, et ont entamé leur carrière au Québec dès la fin de leurs études. C'est le cas de Réal Séguin, qui s'est intéressé aux arts graphiques dès son jeune âge. Après ses études à l'École des arts graphiques de Montréal, il s'associera à Roger Cabana, un de ses professeurs, pour créer la firme Cabana Séguin Design inc. en 1959. Fondateur de l'école de pensée de la «gestion totale de l'image», il apparaît aujourd'hui comme un précurseur du *branding*. Dans les années 1960, il participe activement à la création de noms de marque et d'identités visuelles, dont plusieurs émaillent encore notre quotidien: Provigo, la Société de développement de la Baie-James, le Mouvement Desjardins, Québon, Vidéotron. À titre de conseiller de l'image pendant les Jeux olympiques de Montréal, il assume la direction artistique des programmes et du rapport officiel de l'événement.

DEUX GRANDS DISPARUS

L'année 2013 s'est terminée avec la mort de deux grands designers qui ont marqué notre patrimoine visuel. Gilles Robert et Frédéric Back sont décédés juste avant Noël, une saison à peine après Rolf Harder. Un article paru dans *Le Devoir* du 28 décembre dernier mentionnait qu'«au début des années 1950, M. Robert a fait figure de pionnier en devenant le premier designer graphique indépendant du Québec». Certaines



Originaire de la Yougoslavie, Ernest Roch a notamment conçu l'affiche des Jeux olympiques de Montréal de 1976.

Photo: Bernard Bohn

Plus forts ensemble



Georges Beaupré

Source: sgdq.ca

fondant la Société des graphistes du Québec (renommée la Société des designers graphiques du Québec en 1995).

La tenue d'Expo 67 et des Jeux olympiques, en 1976, a été marquante pour l'expansion de la profession. Certains designers ont alors compris qu'il était temps de réunir les praticiens au sein d'une association québécoise. En 1974, Georges Beaupré et Roger Lafortune donnent une voix aux professionnels du milieu en



Réal Séguin a entre autres participé à la création des identités visuelles de Provigo, du Mouvement Desjardins, de Québon et de Vidéotron.

Source : sdgq.ca

À consulter

Pour en connaître davantage sur les designers qui ont fait la renommée du Québec, consultez la section des membres honoraires sur le site de la Société des designers graphiques du Québec au sdgq.ca.

de ses œuvres ont résisté à l'épreuve du temps, tels les logos du Service de police de la Ville de Montréal et de la Place des Arts.

Grand maître reconnu du cinéma d'animation, Frédéric Back a fait ses débuts comme illustrateur et créateur d'accessoires et de décors à Radio-Canada. Il animait les objets devant la caméra, alors qu'on diffusait les émissions en direct. On lui doit entre autres les décors et les maquettes de la série *D'Iberville* (1967-1968).

VERS DEMAIN

Malgré le talent et l'expérience incontestables de ces designers graphiques, beaucoup ont vu leur carrière remise en question avec l'arrivée de l'ordinateur. Certains ont pris leur retraite, d'autres sont devenus consultants. Il faut dire que les jeunes designers d'aujourd'hui possèdent des compétences jusqu'alors inédites dans le métier: ils manient habilement la tablette graphique et la souris, en plus d'avoir développé une pensée structurée pour obtenir des résultats pratiques et effi-

caces. Des programmes universitaires de qualité assurent la relève et l'expansion de la profession, entre autres grâce à Frédéric Metz. Ce professeur a largement contribué à la renommée internationale du programme de design graphique de l'Université du Québec à Montréal.

L'année 2017 marquera le cinquantenaire d'Expo 67. Il s'agira d'une belle occasion de rappeler l'importance de conserver le patrimoine artistique des créateurs qui ont marqué nos mémoires et de prolonger la courte histoire du design québécois.

Louis Lapointe est designer graphique agréé.



Comment penser l'association entre patrimoine mondial, développement et tourisme ?

PATRIMOINE MONDIAL ET DÉVELOPPEMENT : AU DÉFI DU TOURISME DURABLE

Sous la direction de Maria Gravari-Barbas et Sébastien Jacquot

2014

30\$ PAPIER

21,99\$ PDF EPUB



Presses de l'Université du Québec

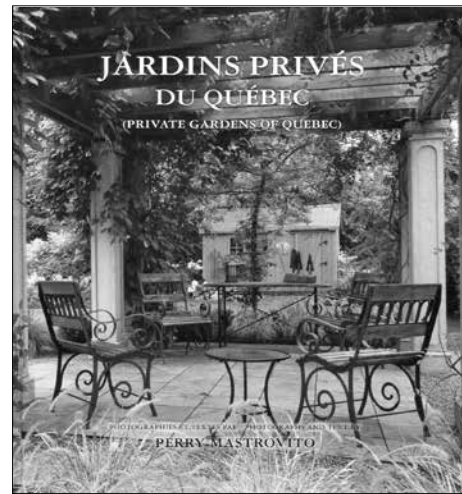
Plus de
1 300 livres
à feuilleter

PUQ.CA

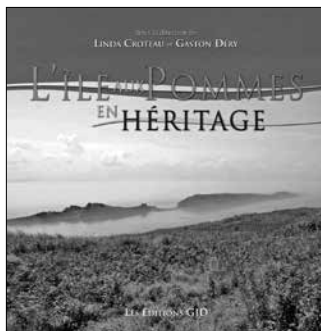
JARDINS SECRETS

Jardins privés du Québec (*Private Gardens of Quebec*) de Perry Mastrovito explore plus de 30 jardins privés de différents types : aquatiques, campagnards, classiques, rustiques et même orientaux. L'auteur et photographe a eu l'idée de ce livre alors qu'il réalisait son ouvrage sur les maisons anciennes. Celles-ci possèdent souvent des cours dignes d'intérêt, si bien qu'il s'était promis d'en faire son prochain sujet. Au total, il publie 375 photos de plantes, de fleurs, d'arbres et d'arbustes, mais aussi de tonnelles, de bancs, de nichoirs, de passerelles ou de statues d'un peu partout à travers le Québec. Comme il a visité certains jardins à plusieurs reprises, ses images témoignent des différentes floraisons ainsi que des changements de lumière, de conditions météo et de décor au gré des saisons.

Éditions Broquet, 2014, 160 pages, 39,95 \$



L'île aux oiseaux



Dans *L'île aux Pommes en héritage*, réalisé sous la direction de Linda Croteau et Gaston Déry, des biologistes, botaniste, géographes, historiens, chroniqueur spécialisé en ornithologie, pastelliste, aquarelliste, illustratrice et photographes brossent le portrait de ce lieu exceptionnel sauvegardé et mis en valeur par la famille Déry

depuis 1927. Cette réserve naturelle en milieu privé du Bas-Saint-Laurent est l'un des plus importants sites de nidification de l'eider à duvet et accueille 130 espèces d'oiseaux qui y font halte lors de leurs migrations. Les chapitres de ce beau livre explorent tour à tour le microcosme insulaire estuarien, l'histoire de l'île, la manière dont elle se met au service de la science ainsi que son aménagement et sa gestion effectués dans une perspective de développement durable.

Les Éditions GID, 2014, 228 pages, 69,95 \$



Il était une foi

Varennes possède un riche patrimoine religieux. Il n'y a qu'à lire *Découvrir le patrimoine religieux de Varennes* pour s'en convaincre. La publication présente la basilique Sainte-Anne, son intérieur ainsi que les tableaux et autres pièces uniques qu'elle abrite. Il y est aussi question de sainte Marguerite d'Youville, originaire de l'endroit. Première sainte née au Canada, la religieuse a fondé les Sœurs grises de Montréal. D'autres trésors du patrimoine religieux de l'endroit sont présentés, notamment les deux chapelles de procession, le calvaire et le presbytère de Varennes.

Ville de Varennes, 2014, 32 pages, gratuit (offert notamment à l'hôtel de ville et à la bibliothèque de Varennes)

Petit train va loin



Le volumineux ouvrage *Histoire des chemins de fer du Québec* de Michel-Louis Pelletier raconte en détail l'épopée du train dans la Belle Province. Tous les rebondissements de cette riche histoire y passent, des chemins de fer de portage à la nouvelle vocation des chemins de fer, alors qu'à la fin des années 1980 sont

nées plusieurs compagnies locales exploitant des tronçons régionaux délaissés par les grandes compagnies. Il est notamment question des réalisations des différentes compagnies (Grand Tronc, Intercolonial, Canadien Pacifique, Québec central, Canadien National, etc.) et des enjeux qui ont motivé le développement des différentes lignes. Une véritable bible pour ceux dont la curiosité aurait été piquée par « L'empreinte du train », le dossier du numéro de printemps de *Continuité*.

Les Éditions GID, 2014, 756 pages, 44,95 \$

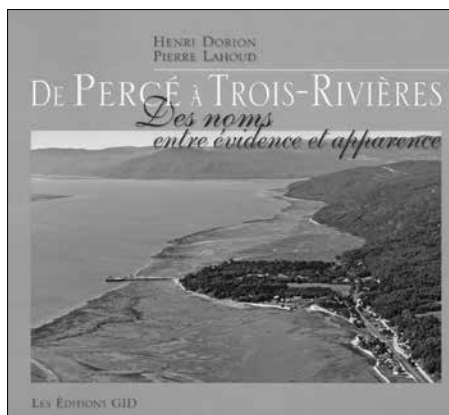
Sur les traces de Bellechasse



Pendant 15 ans, Paul St-Arnaud a étudié plusieurs écrits concernant la plaine côtière de Bellechasse et photographié les traces permettant de comprendre l'évolution de son paysage. Résultat: il publie *Bellechasse au temps des seigneuries*, un ouvrage où ses photos d'éléments constitutifs de la plaine côtière (plantes, oiseaux, lacs, étangs de tourbières à sphaigne, rivières, caps, anses, plages, censives

perpendiculaires aux cours d'eau, premières habitations, routes d'accès au fleuve, moulins, noyaux religieux...) témoignent du Bellechasse des XVII^e et XVIII^e siècles.

Les Éditions GID, 2014, 180 pages, 39,95 \$



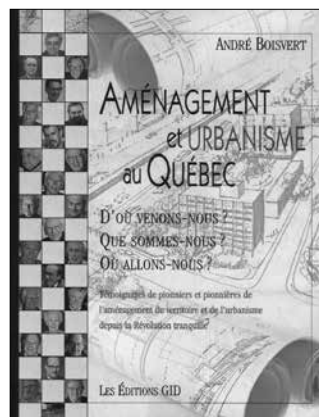
Noms propres et hors du commun

Dans *De Percé à Trois-Rivières. Des noms entre évidence et apparence*, Henri Dorion et Pierre Lahoud retracent l'histoire d'une quarantaine de toponymes. D'une part, il y a ceux qui témoignent de manière évidente de ce qu'ils nomment (rocher Percé, chemin du Monastère, lac en Cœur, etc.). Ce qui n'exclut pas cer-

taines explications intéressantes... D'autre part, il y a ceux qui semblent déconnectés de la réalité. Par exemple, il n'y a pas trois rivières à Trois-Rivières. Pourtant, le nom n'est pas fortuit: du fleuve, on ne voit pas une, mais... trois embouchures.

Les Éditions GID, 2014, 124 pages, 34,95 \$

Aménager le Québec



Entre 1996 et 2013, dans le cadre de sa thèse de doctorat, l'urbaniste André Boisvert a recueilli des témoignages de professionnels de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme qui ont façonné notre environnement depuis les années 1960. Cette matière touffue se retrouve au cœur de l'ouvrage *Aménagement et urbanisme au Québec. D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? Témoignages de pionniers et*

pionnières de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme depuis la Révolution tranquille. Les intervenants y parlent notamment des débuts de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme au Québec, de la création des institutions publiques dans le domaine, de l'inclusion de la culture et du patrimoine dans les pratiques, de la sensibilisation de la société, de la formation des praticiens de même que de la recherche.

Les Éditions GID, 2014, 726 pages, 49,95 \$

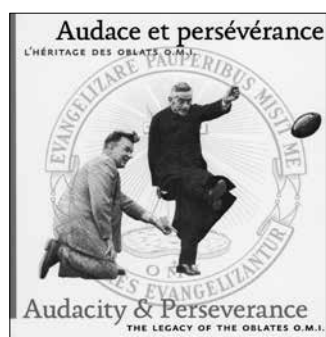
Moderne et fragile



La publication de *La sauvegarde de l'architecture moderne* fait suite au colloque éponyme organisé par l'École de design et l'Institut du patrimoine de l'UQAM en 2010. Sous la direction de France Vanlaethem et de Marie-Josée Therrien, une trentaine de gestionnaires, de praticiens et de chercheurs s'y expriment. Ils font partager leurs expériences et leurs savoirs en matière de docu-

mentation, de protection, de conservation et de mise en valeur de l'architecture moderne. Un patrimoine qui n'est pas constitué uniquement de grandes œuvres, mais aussi de bâtiments et d'ensembles urbains ordinaires. Or, si les progrès réalisés dans le domaine nous ont amenés à prendre soin des réalisations marquantes, il reste encore du chemin à faire en ce qui a trait à celles de moindre envergure.

Presses de l'Université du Québec, 2014, 382 pages, 40 \$

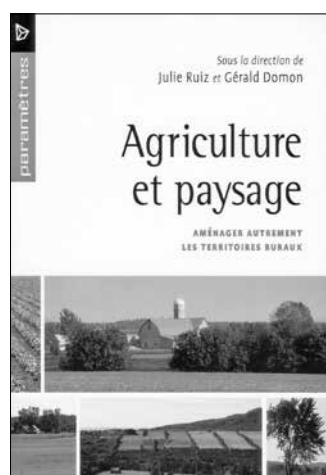


Communauté d'action

En complément de l'exposition *Audace et persévérance. L'héritage des Oblats O.M.I.*, l'Écomusée du fier monde, le Centre Saint-Pierre et l'Université Saint-Paul publient une brochure bilingue regroupant les textes de l'expo et une partie de son iconographie. Y est relatée l'histoire de cette communauté religieuse qui compte parmi les plus importantes au Canada et qui a contribué de façon considérable au développement de notre société.

Écomusée du fier monde et Centre Saint-Pierre, 2014, 80 pages, gratuit (offert à l'Écomusée du fier monde)

Paysage moteur

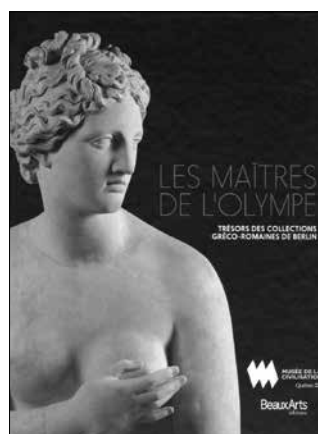


Réalisé sous la direction de Julie Ruiz et Gérald Domon, *Agriculture et paysage. Aménager autrement les territoires ruraux* s'interroge sur la manière d'orienter le devenir des paysages afin qu'ils jouent pleinement leur rôle de moteur de développement des territoires ruraux. Vingt-six auteurs (des chercheurs en aménagement, en écologie, en agronomie, en économie, ou des professionnels travaillant sur le terrain) y traitent du rapport entre agriculture et paysages, de nou-

velles pratiques pour réinventer le paysage agricole, et enfin de la manière de passer des enjeux de paysage à un projet de territoire.

Les Presses de l'Université de Montréal, 2014, 338 pages, 39,95 \$

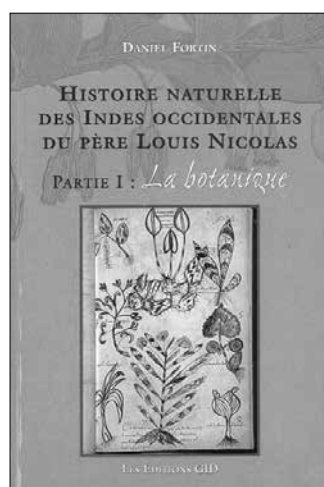
Des dieux et des œuvres



En complément de l'exposition *Les maîtres de l'Olympe. Trésors des collections gréco-romaines de Berlin*, qui se poursuit jusqu'au 15 mars au Musée de la civilisation de Québec, paraît un beau livre homonyme richement illustré. Sept spécialistes de l'histoire ancienne, de l'archéologie et de la mythologie gréco-romaine y mettent en

contexte 160 œuvres et objets, en expliquant la mythologie grecque, les pouvoirs et fonctions des dieux, le culte de Dionysos, les céramiques, les sanctuaires grecs ainsi que l'influence de la Grèce sur les jardins romains et sur le monde actuel.

Beaux Arts magazine, 2014, 114 pages, 24,95 \$



Histoire commentée

Dans *Histoire naturelle des Indes occidentales du père Louis Nicolas. Partie I : La botanique*, l'ethnobotaniste Daniel Fortin (*Une histoire des jardins du Québec*) propose une lecture approfondie de la section consacrée aux plantes dans le manuscrit rédigé par le jésuite Louis Nicolas à la fin du XVII^e siècle. Il participe ainsi à diffuser l'œuvre peu connue du père Nicolas, qui fait l'objet d'une première édition 300 ans après sa rédaction. L'ouvrage n'en reste pas là : il met également ces écrits en parallèle avec ceux d'aventuriers, d'explorateurs et de commentateurs des XVI^e et XVII^e siècles en Nouvelle-France. En résulte une étude globale de l'histoire naturelle de ce territoire à cette époque.

Les Éditions GID, 2014, 464 pages, 34,95 \$

LES PROPRIÉTÉS CONVENTUELLES TOUJOURS MENACÉES



L'immeuble des sœurs de la Providence, rue Fullum à Montréal, fait l'objet d'un projet à caractère social nommé La Maison de la Providence, exemple remarquable de réhabilitation d'un ensemble conventuel.

Photos: Denis Tremblay

On a abondamment discuté de l'avenir des propriétés conventuelles au Québec au cours des dernières décennies. Colloques, études, recherches terrain, chaires de recherche, consultations publiques, commission parlementaire, publications de toute nature ont

contribué à dresser un bon portrait de la situation. Pourtant, en 2014, rien ne semble réglé pour assurer un sort enviable à ce patrimoine : il y a toujours péril en la demeure. « Les bottines n'ont pas suivi les babines », comme l'image l'expression populaire. Autant de volonté exprimée de trouver des solutions à l'immense défi qu'implique le déclin des communautés religieuses et, en contrepartie, des actions si disparates sur le terrain qu'on ne peut s'empêcher de compter chaque année de nombreuses pertes : c'est à se demander où loge la volonté politique de préserver ce patrimoine et d'en faire une contribution réelle au développement de nos villes et villages.

Peu de ces bâtiments (et leur site) possèdent un statut de protection (classement ou citation) ou font partie d'une zone ou d'un site protégé (site du patrimoine, PIIA, etc.) – des mesures qui, de toute façon, ne sont pas garantes d'une réelle protection. La majorité d'entre eux est donc tributaire de la réglementation urbaine en place. Les promoteurs immobiliers ont beau jeu pour présenter des projets qui répondent davantage à leurs impératifs économiques, et qui font peu de cas de la préservation de ce patrimoine. Bien souvent, on les a vus demander des changements réglementaires qui leur permettent de réaliser les projets à leurs conditions (hauteur, implantation, démolition, coupe d'arbres, etc.).

On parle pourtant, dans la très grande majorité des cas, de sites ayant une qualité exceptionnelle en matière d'emplacement (au cœur de la ville ou du village), de bâti (constructions anciennes entretenues avec soin par les communautés, ou construites avec des matériaux souvent plus résistants que les matériaux actuels) et d'espaces verts (couvert végétal souvent séculaire).

LES ENJEUX

La préservation du patrimoine des congrégations religieuses soulève des enjeux urbains, économiques, sociaux et identitaires. Savoir les reconnaître et les mettre au cœur du projet urbain devrait motiver les acteurs

du développement de nos municipalités.

Les propriétés conventuelles ont contribué à façonner la spécificité des milieux bâtis dans nos villes et nos villages. En prendre acte collectivement et le traduire dans une vision d'ensemble du développement urbain permettrait d'en sauvegarder davantage.

Quant aux espaces verts et aux boisés exceptionnels qui subsistent grâce à ces propriétés dans des zones fortement urbanisées, où la valeur foncière a explosé au fil des ans, ils deviennent un atout indéniable pour assurer la qualité du cadre de vie des citoyens du quartier.

Les immeubles qui composent ce patrimoine sont majoritairement des bâtiments de grandes dimensions, aux décors soignés et parfois complexes – pensons aux chapelles qu'abritent inmanquablement les couvents et les monastères. Réfléchir dans une perspective de développement durable – ce qu'on nous appelle à faire dans nombre de contextes – devrait nous amener à analyser systématiquement l'opportunité de conserver plutôt que de démolir ces propriétés. Surtout que la nature même de ces bâtiments entraîne de réelles opportunités de conversion.

Au moment de convertir ce patrimoine, c'est un grand pan de la mémoire de l'œuvre sociale de ces communautés qui est en jeu.

DES EMBÔCHES BIEN RÉELLES

Comme le rappellent François Dufaux et Tania Martin, professeurs à l'École d'architecture de l'Université Laval, plusieurs obstacles normatifs rendent difficile la conversion des propriétés conventuelles,

que ce soit le zonage (avec ses usages exclusifs et ses distances minimales), le Code national du bâtiment (traditionnellement hostile aux constructions anciennes) ou encore les modèles de logements modernes et les superficies standardisées. Il faudra pourtant se questionner sur les effets de l'application de normes trop contraignantes. Les Vieux Pays n'ont pas bradé leur patrimoine pour respecter les nouvelles normes de construction, au grand bonheur de ceux – résidents et touristes – qui profitent de ces traces mémorielles et culturelles.

FACTEURS DE SUCCÈS POUR UNE CONVERSION RÉUSSIE

Trouver des fonctions compatibles avec la nature du bâti et y insérer de nouveaux usages qui altéreront peu le tissu original du bâtiment.

Les couvents et monastères sont des lieux sériels, c'est-à-dire qu'ils présentent un tissu régulier et répété. On peut facilement y intégrer des usages privés (résidentiels, par exemple).

Connaître en profondeur, par la réalisation d'études poussées, la conception de ces immeubles et leur évolution dans le temps.

Cette connaissance contribue à fournir les meilleures pistes de solution au moment de l'implantation des nouveaux usages.

Opter pour une vocation communautaire dans le projet de conversion des propriétés conventuelles.

Cette approche semble offrir des solutions plus porteuses au moment de la réhabilitation. Plusieurs cas réussis l'ont éloquentement démontré (des mu-



Qu'advient-il des propriétés conventuelles québécoises, notamment du couvent de la Fédération des Augustines de la Miséricorde de Jésus à Sillery, déserté depuis un certain temps ?

Photo : Josiane Ouellet

nicipalités ont acquis ces bâtiments pour offrir des services à leurs citoyens, des besoins sociaux trouvent réponse dans la réhabilitation de ces édifices, etc.).

S'inscrire dans les besoins du milieu et favoriser l'implication de la collectivité.

La plupart du temps, cela garantit le succès du projet même si la démarche est parfois plus longue que le recours au privé. **Donner un sens collectif au nouvel usage du bâtiment et du site dans le prolongement de l'œuvre des communautés religieuses, ou en inscrivant le projet au cœur des préoccupations communautaires du milieu.**

Lorsqu'on laisse aux seuls intérêts privés la responsabilité de réhabiliter ces lieux, la pérennisation est rarement au rendez-vous. La rentabilisation à court terme du projet de conversion entraîne des choix qui laissent peu de place à l'esprit du lieu.

Explorer les outils fiscaux pour trouver des solutions pérennes à la propriété de ces institutions.

Cet impératif devrait faire partie des priorités de l'État en matière de protection du patrimoine religieux.

Tabler sur une volonté politique.

Les municipalités ont un rôle de premier plan à jouer dans la planification du développement urbain et dans la compréhension de la valeur de l'héritage des communautés religieuses sur leur territoire. Elles doivent user de leurs outils réglementaires d'urbanisme et de planification pour aborder avec davantage de sensibilité la question de la réhabilitation et de la transformation de ce patrimoine. C'est à elles qu'incombe d'imposer une vision d'ensemble sur leur territoire. Elles ont d'ailleurs énoncé des pistes de solution fort intéressantes dans *Le livre blanc municipal* adopté en 2012.

UN EXEMPLE INSPIRANT

La réhabilitation de l'ensemble conventuel des sœurs de la Providence, rue Fullum (angle Sainte-Catherine), dans l'arrondissement de Ville-Marie à Montréal, constitue un bon exemple de projet remarquable. À l'automne 2011, l'immeuble a été acquis en copropriété par les organismes Habitations La Traversée, Chambrerclerc et certains des OSBL qui en occuperont les bureaux.

Construit en 1888 par l'architecte Benjamin Lamontagne, ce bâtiment de 19 032 m² sur six étages fait présentement l'objet d'un projet à caractère social nommé La Maison de la Providence. Celui-ci répondra aux besoins de logement du quartier et comprendra des bureaux pour des organismes d'économie sociale. Dans le pavillon Fullum, en plus de deux étages de bureaux, on trouvera sur quatre étages une résidence pour personnes âgées avec services (62 logements) ainsi que 62 chambres pour héberger des aînés en perte d'autonomie. La chapelle a quant à elle été réaffectée à un usage collectif et événementiel, et les anciennes écuries seront recyclées en bureaux. Ce projet sera finalisé en août.

Sur le même site, le pavillon Saint-Vincent, propriété de l'organisme Chambrerclerc, fait l'objet d'un projet visant la création de 32 chambres-studios avec soutien communautaire pour des personnes à risque d'itinérance ou ayant connu l'itinérance. Ce projet sera finalisé en 2015.

Bâtir son quartier, un groupe de ressources techniques (GRT) qui compte sur une équipe multidisciplinaire de 40 personnes, pilote la réalisation de La Maison de la Providence depuis 2009 en collaboration avec Atelier Habitation Montréal et Casa Architecture. Bâtir son quartier a pour mission de coordonner la réalisation de projets d'habitation communautaire afin de créer des milieux de vie solidaires pour les ménages à faible et modeste revenus. Jean-Pascal Beaudoin, coordonnateur de la charge de projet pour La Maison de la Providence, mentionne qu'il s'agit d'un solide projet à caractère social qui s'intègre dans son milieu et dans le site projeté, et qui se fait dans la continuité de l'œuvre de la congrégation qui a occupé le site durant 140 ans.

En outre, la démarche de réhabilitation se fonde sur une bonne connaissance du patrimoine

(étude de Patri-Arch réalisée en 2010) qui a permis d'obtenir l'aval des autorités locales en matière de patrimoine (avis positif du Conseil du patrimoine de Montréal en 2011). Pour M. Beaudoin, la démarche concertée sur les enjeux patrimoniaux et sociaux ainsi que la volonté politique comptent parmi les facteurs de succès de ce projet.

N'y sont pas non plus étrangers le recours à un maillage financier imaginatif et proactif qui optimise l'utilisation des programmes existants (AccèsLogis et Programme rénovation Québec [SHQ et Ville de Montréal], Programme d'infrastructures en entrepreneuriat collectif [MAMROT]), de même que les opportunités offertes par les prêteurs financiers qui permettent l'accès à

du capital patient, entre autres la Fiducie du Chantier de l'économie sociale, le Réseau d'investissement social du Québec (RISQ) et la Caisse d'économie solidaire Desjardins.

Voilà un exemple probant d'une volonté exprimée de préserver le patrimoine et de le transformer en un projet dynamique pour le milieu dans lequel il s'inscrit.

Louise Mercier

Présidente d'Action patrimoine

POUR EN SAVOIR PLUS

«Les couvents du Québec. Renaissances», dossier du magazine *ARQ*, n° 148, août 2009

François Dufaux et Tania Martin, «Le devenir du patrimoine religieux pour la sauvegarde d'un domaine immobilier à vocation communautaire», dans *Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada*, vol. 34, n° 2, 2009, p. 75-86

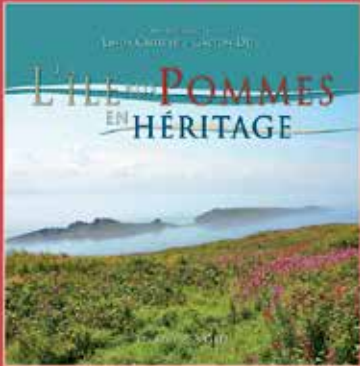
Bâtir son quartier: batirsonquartier.com

Chantier de l'économie sociale: chantier.qc.ca

Action patrimoine est un OBNL qui agit à l'échelle nationale pour protéger et mettre en valeur le patrimoine québécois. Depuis 1975, d'abord sous le nom de Conseil des monuments et sites du Québec, puis sous sa nouvelle dénomination, l'organisme poursuit sans relâche une mission de sensibilisation, de diffusion de la connaissance et de prise de position publique pour la sauvegarde du patrimoine bâti et des paysages culturels du Québec.



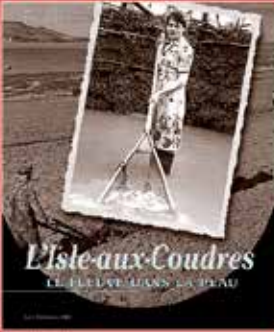
LES ÉDITIONS GID — leseditionsgid.com — 418 877-3110 —



ISBN 978-2-89634-206-8 • 34,95 \$



ISBN 978-2-89634-206-8 • 34,95 \$



ISBN 978-2-89634-207-0 • 34,95 \$



ISBN 978-2-89634-219-9 • 34,95 \$



Manoir Boucher de Niverville

Entrez pour ressentir l'ambiance unique
du plus ancien manoir de Trois-Rivières!

VENEZ DÉCOUVRIR NOTRE BOUTIQUE! 

Informations : 819 372-4531
168, rue Bonaventure
Trois-Rivières G9A 5H3
manoirdeniverville.ca









Culture
et Communications
Québec







Maison

ROCHELEAU

dite « Manoir des Jésuites »



Informations : 819 372-4531
555, rue Notre-Dame Est
Trois-Rivières G8T 4G6









Culture
et Communications
Québec





en partenariat avec



ASSURANCE HABITATION



Votre maison ancienne est unique... Votre assurance devrait l'être aussi!

Découvrez HERITAS, le seul programme d'assurance habitation exclusivement conçu pour les propriétaires de maisons construites avant 1940.

- Une approche novatrice en ce qui touche la gestion de risques
- Trois niveaux de garantie disponibles
- Une couverture en cas de changement de réglementation

Appelez-nous pour une soumission gratuite:

1 855 256-5323

dpmm.ca/heritas



Dale Parizeau
Morris Mackenzie

Cabinet de services financiers